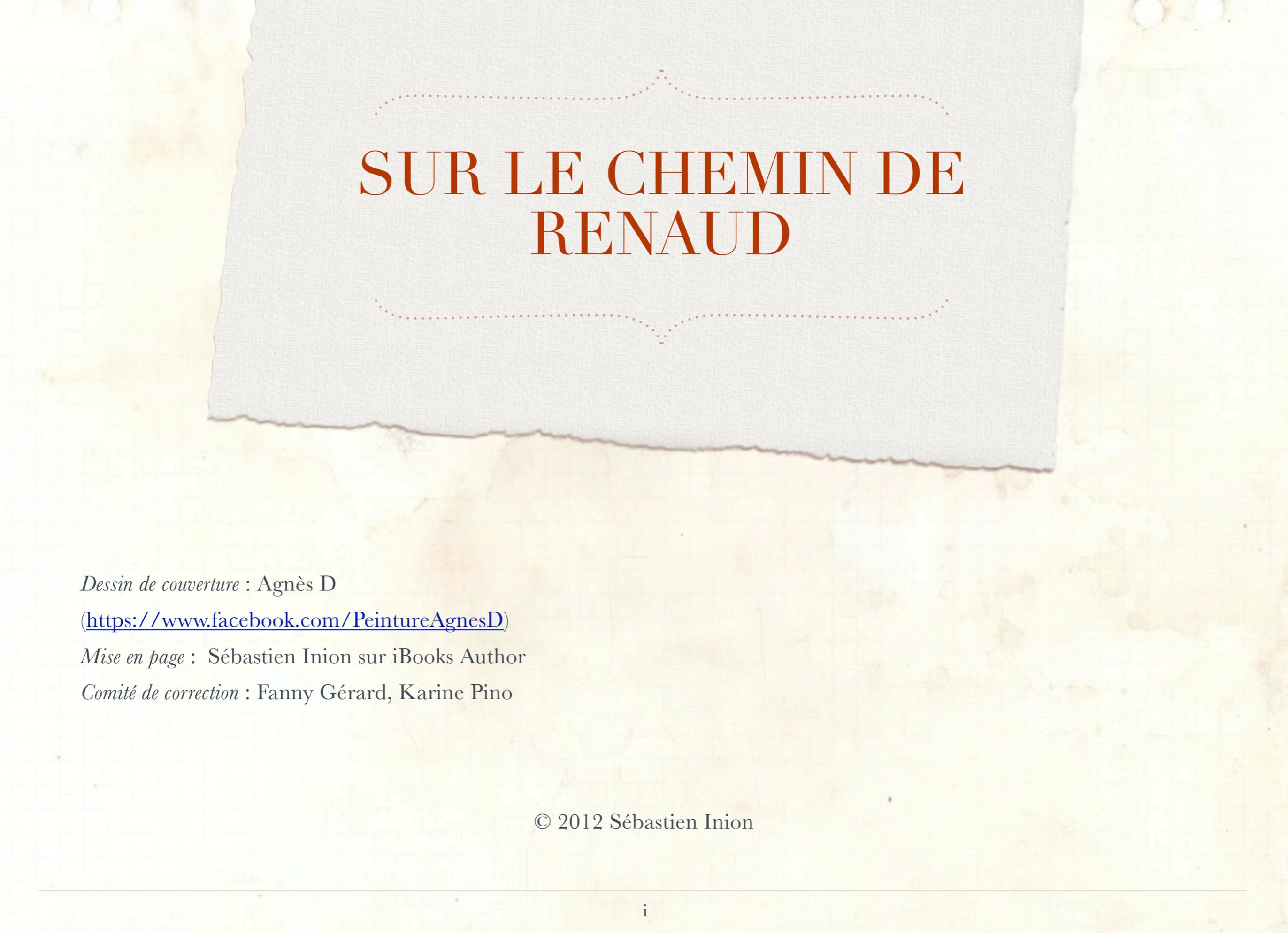


Sébastien Inion

**SUR LE CHEMIN DE
RENAUD**

2012

Agnes D



SUR LE CHEMIN DE RENAUD

Dessin de couverture : Agnès D

(<https://www.facebook.com/PeintureAgnèsD>)

Mise en page : Sébastien Inion sur iBooks Author

Comité de correction : Fanny Gérard, Karine Pino

© 2012 Sébastien Inion

*« A ma femme, pour sa patience et sa présence et
aux amis qui m'ont soutenu dans ce projet. »*

Préambule



ctgnest

Préambule

Ce petit livre, je l'ai écrit sur un micro-ordinateur d'une MJC, non loin de *Valenciennes*, sur un traitement de texte appelé *Mot in french*. Je l'ai commencé dans les brouillards de novembre et terminé (peut-on finir un livre ?) dans la douce chaleur de mai au milieu d'insectes nés de la dernière pluie.

Je l'ai écrit comme on lance une bouteille dans l'*Escaut*, comme un moyen de me rapprocher de celui qui sans le savoir avait guidé mes choix, a été ma béquille pendant ces années toujours difficiles et douloureuses de l'adolescence.

Renaud séduit, énerve, passionne, enchante, irrite, des fois tour à tour ou en même temps, mais ne laisse jamais indifférent. Qualité rare...

Certains aiment chez lui les chansons engagées, le côté teigneux d'*Hexagone*, *Où c'est qu'j'ai mis mon flingue*, d'autres l'auteur des chansons d'amour comme *Mistral Gagnant*, *Morgane de toi*, d'autres enfin l'illustrateur et le croqueur inimitable des tranches de vie et de notre société.

A l'origine, je devais appeler ce livre « *Renaud 20 ans de bonheur* », mais depuis, Renaud a connu l'infortune d'être orphelin d'un amour jusque-là amarré à son existence. Certains passages du livre ne prennent donc pas en compte cette nouvelle réalité.

En effet, il s'est passé 16 ans depuis la rédaction de ce livre. J'ai un peu grandi, pris du bide et quelques kilos... Les cheveux poivre et sel (censés me donner du charme) ont pris place. Mais surtout, depuis, j'ai eu la chance de rencontrer le Renaud et le Renard. J'ai eu l'insolente chance de partager un coin de parasol, quelques olives et de l'*entre-deux mers* bien frais, des conversations entrecoupées de longs silences...

Cette rencontre aussi inespérée qu'improbable avait largement payé le fruit de mon travail et la publication de ce livre n'était plus à l'ordre du jour, ni même de la nuit.

Les jours se sont écoulés comme les fleuves sans qu'on y pense, et ce manuscrit a pris la poussière à côté des 33 tours de Renaud.

Quelques années plus tard, ce fut la sortie de « **Boucan d'enfer** ». Devant quelques attaques faites à notre ami chanteur, j'ai levé le bouclier de mon indignation, repris ma plume ou mon clavier AZERTY. Voici en gros ce que j'avais répondu sur un forum, peut-être pas du tac au tac, mais bien une semaine après ;-)

Il est des bonheurs rares et des amours mortes. Il est des instants si rares qu'on redoute qu'ils ne reviennent jamais. Un peu comme l'enfance, comme le petit déj' de nos 8 ans, comme un amour d'été qui fume des Royale Menthol.

Partir c'est mourir un peu, alors on meurt en cette fin d'été, toujours trop tôt, le regard bas, sous un soleil indiscret. On fait mine de se rendre à la raison et l'on fixe des rendez-vous. On se rassure... en massacrant le ciel

bleu. Se rendre à la raison ! Alors qu'on ne va nulle part, puisque seul compte le retour.

Et puis ce bonheur revient parfois après quelques années, toujours au printemps, en cette saison des promesses, des résurgences et des cigarettes mentholées.

Le renard - animal crépusculaire et nocturne ; solitaire en dehors de la période de reproduction - est sorti de son terrier, de sa tanière anisée. Nous avait bien rendu quelques visites et livré deux cadeaux avant l'heure : 'Elle a vu le loup', 'Boucan d'enfer'. Tournée où 250 000 spectateurs, son public fidèle, lui a apporté son indéfectible amour.

Mais le voici, le pelage encore plus vif à l'orée du bois, faisant entendre son Boucan d'enfer, bouleversant son mode de vie pour venir à notre rencontre : nous ses minots de coeur. Pas que d'la ruse dans sa musette - a-t-il besoin de ça pour gober un bon from'ton ? - mais des cadeaux, des galettes, des boulets pour l'hiver.

Renaud a repris sa plume, Renard sorti sa griffe. Tous deux au même encrier ont mis la main à la patte...

« On reconnaît le bonheur paraît-il / Au bruit qu'il fait quand il s'en va » et le talent au gouffre immense qu'il comble quand il revient... Les quatorze nouvelles chansons de cet album ont poussé - n'en doutez pas - dans le terreau de l'âme humaine, humus étrange où se sont engouffrées quelques racines profondes qui nous plongent au cœur de cet homme, qui boit l'eau des orages mais parfois aussi les larmes amères des cieux trop lourds.

Quatorze nouveaux trésors de plus, dans sa caverne d'Ali Baba qu'il partage avec nous. Et si comme le dit René Fallet : « les heures passées au

bord de l'eau sont à déduire de celles passées au paradis... », celles consacrées à écouter Renaud le sont aussi à n'en pas douter.

Le temps ne fait rien à l'affaire, Renaud une fois encore trouve les mots, les formules, les scènes à dépeindre, les clefs qui ouvrent les bonnes portes, celles réservées, comme dans son 'bistrot préféré', aux poètes. Une plume toujours aussi littéraire qui frotte les moustaches de Georges, fait de lui un orfèvre de la langue française et de nous, des enfants avec son soleil dans les yeux.

Pas trop envie de passer en revue les quatorze chansons de l'album comme une troupe avant un défilé. Pas envie non plus de déblatérer sur chacun de ces trésors, de forcer le coffre, de les décortiquer comme du poulet. Respect...

D'autres et non des moindres, des professionnels, s'en chargeront. Mais le moment est trop rare et trop fort pour rester silencieux. Juste quelques noms pour ne pas oublier : Dominique, Lolita, Jean-Pierre Bucolo, Alain Lanty.

Playlist : 'Petit pédé' comme un catalyseur, issu d'un pari de pochtron et qui donne à l'arrivée, en quelques minutes, un petit chef-d'œuvre. Croqué avec des mots made in Renaud : « Il fait pas bon être pédé / Quand t'es entouré d'enculés ». Facture inimitable pour dépeindre l'univers de cette minorité souvent méprisée et ridiculisée. On comprend alors qu'il n'ait pas eu envie de s'arrêter là. Et puis garder autant de chansons au fond de soi, ça donne parfois des aigreurs d'estomac.

A l'arrivée, un album confession où le 'cœur perdu' témoigne du désespoir, d'une traversée lente, discrète autant que douloureuse, bruyante de l'intérieur comme un volcan d'enfer. Ecrire le silence n'est pas chose facile... Demandez à Rimbaud.

‘Tout arrêter...’ alors ? Ce serait oublier son regard profond, son acuité féroce et sa farouche tendance à toujours être où on ne l’attend plus. « Renaud est mort, il est récupéré ! » gueulaient certains pendant les années noires. Mais Renaud est vivant et debout ou plus exactement assis dans un bar où il vit caché.

Chansons qui sortent de terre comme des fleurs. De l’ombre à la lumière. « Un album plus nombriliste qu’altruiste » affirme Renaud. Joli bouquet en tous cas ! Et qui s’ouvre comme malgré lui de nouveau sur le monde. De ‘Manhattan-Kaboul’ (mélange subtile de deux voix si différentes et qui pourtant s’unissent à merveille) à ‘Corsic’armes’, le jeune homme de la porte d’O témoigne d’un monde malade, barbare et cruel.

Fatigué aussi sans doute par son manque de guérison, par ses spasmes à répétition qui polluent chaque jour un peu plus l’histoire de notre civilisation.

Au milieu de cette gravité, ‘Mon nain de jardin’ apparaît comme une petite facétie, pied de nez qu’on retrouve dans presque tous ses albums.

Ce dernier opus nous fait partager les affres de la vie, les désillusions. Mais le fusain peut bien encore noircir le trait, il y a au-delà des larmes, cet écho d’espoir.

La création et la poésie sont des refuges où l’on peut passer la nuit ou la vie. Renaud, chante encore, écris-nous de belles histoires et fais de ta prose une nouvelle arme qui nous rende moins orphelins et nous aide aussi à exister... malgré tout.

Alors oui, les jours se sont écoulés comme les fleuves sans qu’on y pense, et ce manuscrit s’est finalement retrouvé sur mon bureau. Poussé par des mains d’amis, encouragé par ma douce épouse.

Je vous livre donc ce petit livre dont la seule prétention est d’exister. Je vous le livre dans son jus, imparfait, innocent parfois.

Et puis contrairement aux chanteurs, les auteurs ne craignent pas les tomates et les sifflements intempestifs. ;-)

Bonne lecture mes amis...

Prologue

A quoi ça sert un prologue ?

L'auteur : « A t'excuser d'avoir osé écrire un livre ! »

Morts les enfants de Bophal
l'industrie occidentale
morts dans le sang du Gange
les avocats s'arrangent
morts les enfants de la Haïme
près de nous ou plus lointain (guyon Visto)
morts les enfants de la peur
devant le sang du cœur

Bal : l'ambassade
quelques vieux malades
indivisibles et militaires
Se partagent l'univers

Morts les enfants du Sahel
on accuse le soleil
morts les enfants de Sèkso
morts les aïeux les oiseaux
morts les enfants de la route
dernier west-end du tout droit
papa pleurait sans doute
deux trois verser quelques gouttes

Bal : l'ambassade
quelques vieux malades
indivisibles ~~longueaux~~ ~~signes~~ et ~~Tation~~
Se partagent l'univers

Prologue

Bon, ça y est, c'est décidé, demain je me range des bistrots, des cours, de mes restants de copines, pour écrire un livre. Ouais, parfaitement : un Livre !

Tout de même, j'ai longtemps hésité, car il faut bien l'avouer, je suis aussi nul en orthographe que *Jean-Paul Sartre*. Je sais, entre lui et moi, il n'y aucune comparaison. Il fume. Moi pas. En plus il est mort. Moi pas encore.

Mes potes, vachement encourageants, m'ont dit: « *C'est une bonne idée quoi, mais quoi, lit sais écrire ait moins, quoi ?* ».

Ah merde ! J'y avais pas pensé, quoi ! En rédac', du temps où j'allais encore à l'école, j'avais toujours 10 sur 20, mais c'est peut-être un peu juste pour devenir Aragon, non ?!?

J'm'en fous en vert' et contre toux, j'ai pris la décision de le faire ce livre. Pourquoi ? Par amour pour cet homme-enfant qui sans le savoir a changé la couleur de mes yeux, l'odeur de mes rues, m'a fait apprécier le vent et la pluie, a fait ressortir l'éclat des choses oubliées qu'à force de trop voir sans observer nous avons terni; pour celui aussi qui m'a fait comprendre qu'il n'y a pas que du rouge au bout des pinceaux et des

doigts des filles, que la guerre ce n'était plus nos jeux d'enfants, que le « *Tu bouges plus t'es mort !* » a dans d'autres pays des échos de réalité, que l'homme est un homme pour l'homme et pour les animaux, pour celui enfin qui m'a préservé de la haine.

Je vais donc laisser ma plume aux mains de l'amour. Savent-elles écrire ? Espérons-le. Sans doute vous parleront-elles alors, elles qui le connaissent mieux que moi, de cette poésie qu'il a dans son regard d'animal sauvage et parfois blessé, de cette sensibilité qui lui fait venir des nuages dans les yeux, des mots sous les doigts, quelques accords dans la tête, qui provoquent également sa colère mais nous emmènent finalement au bal de la fraternité.

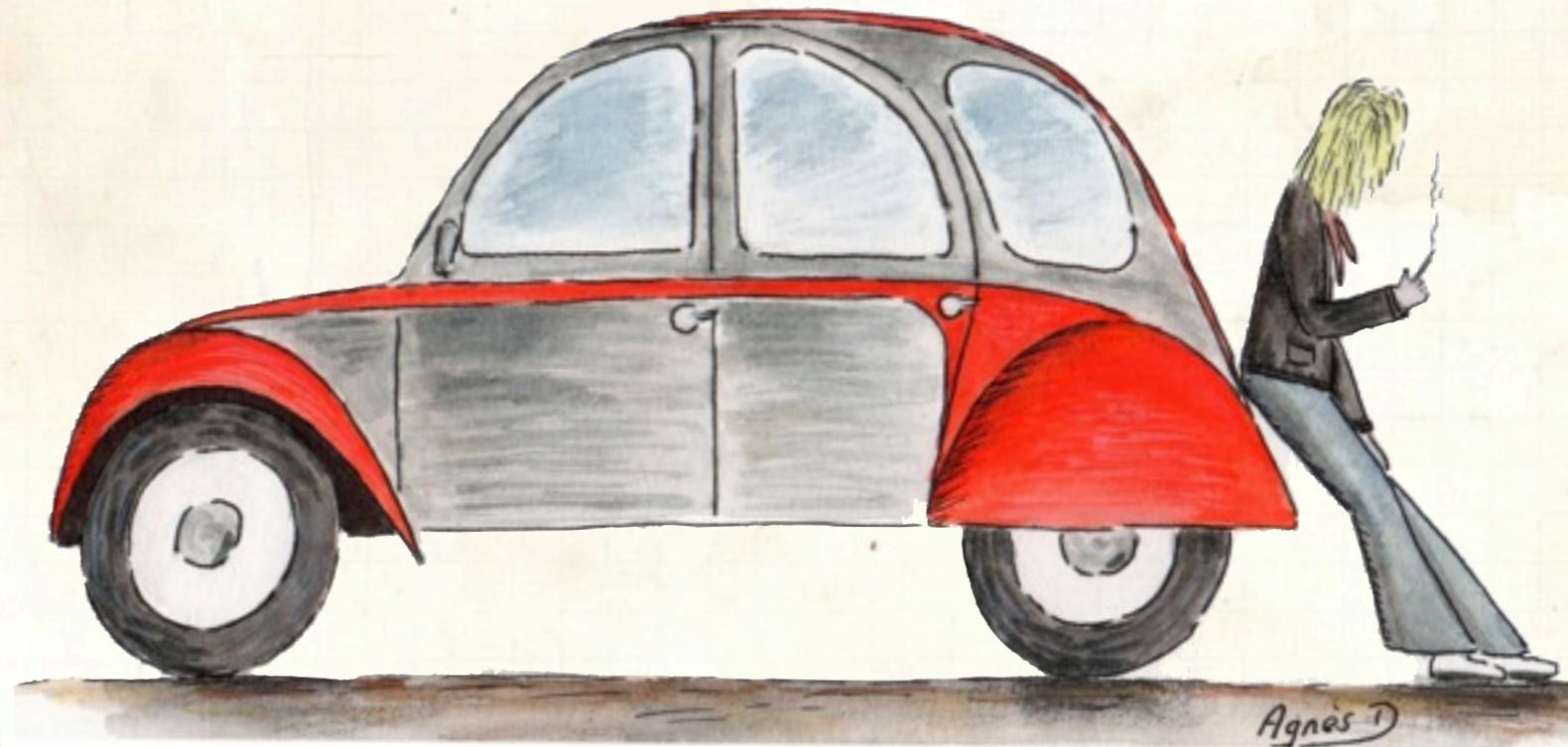
Mes amis, ensemble, allons à la rencontre « *du petit frère des hommes* », allons à la rencontre de Renaud.

Chapitre 1

Dans Le Bleu D'azur Les Larmes Du Coeur !

Quelle image garderas-tu du tournage de Germinal ?

Claude Berri : « Le regard de Renaud ! »



Chapitre 1

La seule faiblesse des yeux c'est de pleurer. Et comme Renaud aime surtout la femme pour sa faiblesse et pour ses yeux ('Miss Maggie'), il n'est donc pas étonnant de la voir souvent associée à cette humidité oculaire.

C'est que pleurer, c'est prouver sa sensibilité, son humanité. Les larmes sont le propre de l'homme, tout comme le rire : « *Tu ris, tu pleures, tu vis / Pi tu meurs* » ('P'tit voleur').

Pour des raisons étranges, nous avons souvent honte de rougir, de sangloter, de montrer aux autres nos sentiments les plus profonds. C'est ce qu'on appelle la pudeur...

Cette retenue est dénoncée dès le premier album avec 'Petite fille des sombres rues' où l'on trouve cette jolie expression que j'ai plus d'une fois piquée pour quitter mes copines: « *mais si tu veux pleurer / n'essaie pas de sourire* ». J'entends des voix féminines me dire : « Menteur ! ».

L'année suivante, dans la chanson 'Les charognards', il décrit un fait divers dont il fut réellement témoin : le braquage d'une banque qui a foiré. Un homme est mort et l'autre blessé. Après les discours sur la légitimité ou non de ce meurtre, après les opinions du boulanger, de l'ancien para, des zo-

nards, du père béret basque, s'impose le silence orageux d'une fille qui pleure:

*« Elle n' a pas dix-sept ans cette fille qui pleure
en pensant qu'à ses pieds il y a un homme mort.
Qu'il soit flic ou truand elle s'en fout, sa pudeur
comme ses quelques larmes me réchauffent le corps. »*

Ces larmes qui ont échappé à la pudeur viennent ici comme une consolation, une offrande, un linceul qui s'opposent aux regards des curieux.

On retrouve cette donation dans 'Petite' qui a aussi « *quinze ans, seize ans à peine* » et offre « *une larme en cadeau* ». C'est qu'ici, il s'agit de pleurer pour quelqu'un et non pour soi.

Les nuages peuvent parfois donner de la pluie, non pour être plus blancs et plus légers, mais pour humidifier une terre aride. C'est la compassion « *quand le héros y meurt / dans les bras d'une infirmière / qu'est très belle et qui pleure* » ('Ma gonzesse').

L'homme peut pleurer aussi, mais cela est plus rare, souvent, la dignité, cette pudeur sans poitrine, l'empêche de montrer ses sentiments. Pour lui (je parle des hommes en général), c'est un signe de faiblesse qui irait très mal avec ses poils sur les jambes, son torse de Tarzan, ses mollets de joueur de balle-au-pied : « *You chialed comme une madeleine, /not me, I have my dignité.* » ('It is not because you are').

Et si Manu a « *des larmes plein <sa> bière* », c'est qu'il tient plus de l'enfant que de l'adulte, c'est qu'il a un coeur d'artichaut.

Dans 'J'ai la vie qui m'pique les yeux', la volonté du personnage, c'est de « *vivre rien qu'en vacances, / qu'ce soit tous les jours Bysance, / qu'ce soit tous les jours l'enfance* ».

Seuls les poètes, les enfants et les femmes ont un coeur qui saigne et des yeux qui transpirent.

J'ouvre une jolie parenthèse : (On peut ici faire un lien avec l'argot qui par son origine, langage des voleurs et des brigands, a peu de mots pour exprimer les sentiments. Ce refus montre bien la volonté d'afficher une virilité. Si l'on parle d'amour ce sera donc d'amour physique. Mais à travers le personnage de Manu, on comprend que c'est davantage pour masquer la faiblesse de leur petit coeur tout bleu, qu'ils se cachent derrière les persiennes des pulsions physiques.

De chanson en chanson, Renaud a introduit la sentimentalité qui manquait à ce langage si riche et coloré.): mon esprit logique me pousse à fermer la parenthèse.

Il arrive que la femme pleure pour elle-même, mais c'est généralement à cause d'un homme, qui dans ce cas est habillé d'un doux nom : *Salaud* !

On le retrouve dans l'interrogation :

*« Derrière le rideau
de tes yeux baissés
Quel est le salaud*

Qui te fait pleurer ? »

(' Toute seule à une table ')

Dans la chanson humoristique (voire saignante pour l'extrait qui nous intéresse) 'Le tango de Massy-Palaiseau', on a :

*« Et quand Landru, ce vieux salaud,
coupa sa femme en p'tits morceaux,
elle lui d'manda dans un sanglot :
Je t'en prie, me scie pas les os. »*

Pour Renaud c'est clair : « *Les hommes sont / des salauds / des pas beaux* » (' Me jette pas '). Il faut bien avouer qu'il a un peu raison...

Jusqu'à maintenant, rendons grâce à la métaphore, nous avons associé larmes et gouttes de pluie. C'est qu'il y a de véritables similitudes, le silence pesant qui précède l'orage est identique au malaise qui s'instaure avant les sanglots. Les coups de tonnerre sont l'écho des suffocations dans le miroir du ciel, les reniflements les dernières gouttes qui perlent des feuilles des arbres.

Petite fille tu pleures comme l'orage... Prends mon mouchoir comme un ciel nouveau.

Cette analogie est présente dans 'J'ai la vie qui m'pique les yeux' où le personnage dit : « *Dans ma tête, j crois bien qu'y pleut* ».

On la retrouve de façon plus directe dans « *Tu peux pas t'casser, y pleut / Ca va tout mouiller mes yeux* » ('Il pleut' dans Putain de Camion : en corrigeant l'orthographe sur le traitement de texte, l'ordinateur ne connaissant pas 'Putain', me propose 'Pétain'... Dois-je voir là un signe de l'intelligence artificielle ?).

Cette rime crée un phénomène de paronomase, c'est-à-dire une attraction sémantique due à une ressemblance phonique des mots.

Lorsque la sécheresse est là, il n'y a plus de larmes, c'est le désert. Pleurer était encore un luxe, les enfants d'Éthiopie ne l'ont même plus :

*« Ils n'ont jamais vu la pluie
Ils ne savent même plus sourire
Il n'y a même plus de larmes
Dans leur yeux si grands »*

Il faut concevoir les yeux comme un écran, une projection sur laquelle on pourrait lire les émotions profondes et cachées. « *D'ailleurs on lisait dans ses yeux / qu'pour qu'y soit bien fallait qu'on l'craigne* » ('la Teigne'). Émotions qui viennent du coeur, symbole de la sensibilité et de l'amour : « *Loin du coeur et loin des yeux* » ('Éthiopie'). Il est donc normal que le dealer de Michel dans 'La blanche' n'en ait pas. Si celui-ci se trouve « *planté en haut des cuisses.* » ('Baston') il est alors l'emblème des pulsions physiques.

Si le coeur devient sec, c'est qu'il n'y a plus de sentiment, plus de vie. On comprend dès lors l'inquiétude de Renaud lorsqu'il découvre le mouchoir de sa femme :

*« Un mouchoir tout bien plié
Qui t'a jamais vu pleurer
Ou si peu
P't'être que j'suis si mauvais mec
Qu'j'ai rendu ton coeur tout sec
Pi tes yeux »
(' Dans ton sac')*

L'éponge est un animal marin qui a la propriété d'absorber les liquides.

Non, je ne suis pas en train de faire du hors-sujet. Je sais ce que ça coûte, maximum 5/20, copie même pas corrigée et puis l'impression d'être un con, vu qu'on comprend même pas la question. Vous allez dire « *Ah ! Ok ! Maint'nant j'pige !* », si je vous dis que le coeur devenu éponge prendra place dans la poitrine d'un dragueur : « *J'ai l'coeur comme une éponge / Spéciale pour fille en pleurs* ».

« *Ah ! Ok !* ». Voyez j'vous l'avais dit ! Il s'établit alors un réseau que l'on peut représenter schématiquement ainsi:



Ainsi les yeux sont tellement expressifs, qu'ils n'ont pas de véritable couleur mais l'humeur de leurs âmes. La palette devient alors très variée : « *La braise, la cendre / Le feu* » ('P'tit voleur'), « *Les yeux du diable* » ('Toute seule à une table'), « *Les yeux pleins de neige* » ('P'tit dej' blues'), délavés dans 'Adieu minette', livides dans 'La blanche', et avec « *un peu d'sable jaune* » dans 'Banlieue rouge', etc.

La liste me paraît suffisamment longue pour nous convaincre que les yeux disent, ou trahissent les sentiments avec des mots, des mots de lumière. Ils se parlent. C'est en tous cas une certitude chez Renaud, qui a lui-même les yeux macadams délavés, avec trous aux genoux.

Aussi, si un mec le mate derrière des lunettes, forcément ça l'énerve. Il se sent nu comme devant une foule, con comme un oiseau sans branche, seul comme une vague sans océan :

« *Derrière ses pauvres Ray-Ban, j'vois pas ses yeux,
et ça m'énerve,
si ça s'trouve y m'regarde, faut qu'il arrête
sinon j'le crève* »

Si l'homme utilise des lunettes de soleil c'est pour masquer son regard. La femme plus coquette se maquille. Car se maquiller, c'est modifier son regard afin d'empêcher les autres d'y pénétrer. Car derrière cette barrière de rimmel se trouve

un jardin secret, alcôve des âmes féminines, peuplé de mystère et de caresses attendues.

Bien sûr, il y a aussi le désir de plaire. La définition de 'maquiller' c'est : « *modifier l'aspect du visage à l'aide de produits cosmétiques* ». Je me limite ici volontairement au regard; le modifier c'est l'obliger à mentir. Combien de femmes ont peur qu'on les surprenne au saut du lit. C'est pourquoi dès qu'elles sont levées, elles se maquillent : « *Un oeil et puis les deux / c'est futile mais ça brille* » ('La pêche à la ligne').

Renaud n'aime pas trop cet artifice : « *Au fond de tes grands yeux si bleus, / trop maquillés, ça va de soi* » ('Adieu Minette'), « *Que ses yeux sont plus clairs, quand ils sont dans ma poche, / et que vouloir trop plaire, / c'est le plaisir des moches* » ('La pêche à la ligne').

Il est conscient de ce jeu de séduction et si dans la chanson 'Toute seule à une table' il dit « *C'est pas un lapin / Qu'on t'aurait posé/ (...) / Tu s'rais maquillée* », cela n'est pas gratuit.

Toutefois, il admet, et nous n'avons pas vraiment le choix, que cet élément fasse partie de leur univers :

« *Au milieu
D'tes crayons à maquillage
D'ta collec' de coquillages
Merveilleux* »
('Dans ton sac')

Je pourrais continuer en vous parlant du rôle de coquetterie qu'ont le maquillage, les vêtements, etc. Seulement je ne le ferai pas, pour la bonne et simple raison que ce n'est pas l'objet de ce chapitre déjà trop long.

Et pis c'est tout.

Chapitre 2

**Comme Un Miroir Qui S'regarde
Dans La Glace**

*« Ils se reconnaissent en toi comme
dans un miroir, Renaud, mon fils. »*

San Antonio



Chapitre 2

Jusqu'à maintenant, nous avons parlé de la fonction sensible des yeux. Et bien justement, ils ne sont pas sans cible, ils visent, ils voient. Révélation surprenante n'est-ce pas ?

Alors comme ça les yeux parlent, pleurent et pleuvent ! Ils peuvent même « vomir » si l'on en croit la déclaration qu'a faite Renaud à Jean-Edern Hallier à propos de son livre *Force d'âme* dans l'émission Bouillon de culture du 26 avril 1992 (Voir à ce sujet le livre de Thierry Séchan, *Nos amis les chanteurs* p 96-97). Mais leur fonction principale reste celle de voir.

Au dos du livre *Dès que le chant soufflera...* (Livre de Poche N° 9622), on peut lire « *Renaud est à la chanson ce que Robert Doisneau est à la photographie : un poète de la rue, l'observateur implacable des laideurs du monde et de sa beauté* ».

C'est un oeil mais pas n'importe lequel : un oeil poétique et critique. Ce n'est pas une contemplation béate du monde, c'est un regard fusain qui marche parfois avec des bottes de sept lieues. Mais nous reviendrons plus tard sur ce point car c'est là l'un des moteurs de son écriture, et il fera l'objet d'un chapitre.

L'oeil voit, mais peut aussi se regarder. Pour cela, il lui faut un miroir, une surface réfléchissante. Logiquement, nous de-

vrions trouver cet objet dans l'oeuvre de notre photographe. Cherchons un peu... Ca y est, « *Pendant c'temps ma gonzesse baptise le plumard / Et regarde ses fesses dans la glace de l'armoire* » ('P'tit dej' blues').

Les fesses semblent être la cible favorite de notre archer, puisqu'on les retrouve toujours en pleines formes dans le dernier album '*A la belle de Mai*' :

« *Elles se retournent dans le miroir*

Par-dessus leur épaule

Pas très rassurées pour voir

Si par malheur ou par hasard

Leur joli cul n'aurait pas disparu »

('Devant les lavabos')

Cette répétition est pertinente et significative, trouvons son sens. Comme dirait Tzevan Todorov : « *Lire c'est trouver des sens et trouver des sens c'est les nommer* ». Nous, nous avons trouvé de jolis yeux et une paire de fesses, c'est plus agréable. A propos de fesses et puisque nous sommes dans les citations, René Fallet a écrit quelque chose comme ça : « *Les fesses c'est pas parce qu'elles vont par deux que cela empêche la solitude...* ».

Bien sûr qu'il y a une motivation, même inconsciente derrière tout ça. Pour vous en convaincre, dans 'Ma gonzesse', on ne trouve que trois parties du corps nommées : les guibolles, le cul, les yeux. Dans un article de Charlie Hebdo du 1 février 1993, il écrit « *Anne Sinclair a les plus beaux yeux du PAF* ».

C'est entendu. Peut-être le plus beau paf aussi mais on le voit jamais, elle est toujours assise. ».

Il parle rarement des seins même si ce passage me fait mentir :

*« Reluque la tronche à la pouffiasse,
vise la culasse
et les nibards ! »
(*'Marche à l'ombre'*)*

Tout ça pour dire que le regard que la femme porte sur elle, c'est celui de Renaud. Pourtant me direz-vous, il n'est jamais présent, dans 'P'tit dej' blues' il est au boulot, puis au bistrot, dans 'La pêche à la ligne', il est à la pêche, dans 'Devant les lavabos,' il est à table.

Pas présent ? Pas sûr, ne les voit-il pas ? Par quel œil dites-vous ?

Par celui du miroir, il les observe, ou si vous préférez les imagine. Et lorsqu'elles ne sont plus devant une glace ou un miroir, c'est l'incertitude.

Ce don d'ubiquité qu'on peut légitimement lui envier, lui permet de regarder les femmes qui se contemplent, et explique cette orientation de regard que nous avons soulignée au début du chapitre.

Dans tous les exemples que j'ai cités il y a un point commun : il la voit mais ne l'entend pas. Pourquoi ne pourrait-il pas aussi

imaginer ce qu'elles disent ? Parce qu'un miroir c'est sourd et ça, tout le monde vous le dira. Comment ?

Cette surdité est gênante, « *[Il] aimerait bien entendre / ce qu'elle dit de [lui]* ». On retrouve ce désir en permanence et notamment dans 'Devant les lavabos' où il s'interroge à nouveau : que disent-elles sur moi, sur nous, disent-elles des gros mots ?

*« Nos gonzesses
Devant les lavabos
Est-c'qu'elles parlent de moi, de nous ?
Est-c'qu'elles disent des gros mots ? »*

Mais la véritable question n'est-elle pas : m'aime-t-elle ? On retrouve de façon récurrente cette crainte.

Cette indiscretion consiste également à fouiller dans le sac de sa femme. N'est-ce pas une curiosité malsaine ? Ou le désir de mieux connaître, de se rapprocher un peu plus de l'être aimé. Volonté que l'on retrouve chez *Francis Cabrel*, ami de Renaud.

Hugues Royer dans son livre sur Cabrel dit :

« Dans le regard profond du chevalier se lit l'espoir de traverser un jour la ligne de démarcation qui sépare l'homme de la femme. Ce pari impossible ne cesse de le tenter. Il s'est juré que bientôt l'âme délicate de l'aimée n'aurait plus de secret pour lui ».

Comment ne pas voir la ressemblance avec cette quête, où le chevalier Renaud, plus intrépide que Gérard Lambert, pro-

clame à sa bien-aimée : « *J'voulais connaître tes secrets* » et n'a même pas peur de se « *manger / quelques claques* ».

Même pas mal !

Le but n'est-il pas atteint lorsqu'il dit, toujours dans la même chanson : « *J'ai découvert des trésors / Qui m'ont fait t'aimer encore / Un peu plus* ».

Son aspect physique ne lui est pas indifférent sans aller jusqu'au narcissisme. Et c'est bien normal, quand tu as des milliers d'yeux qui te regardent le soir chanter, ou quand tu passes à la télévision, tu ne te promènes plus « *La boule à zéro / Et la morve au nez.* » ('Le sirop de la rue').

L'habit fait le moine, il est porteur de sens, comme les costumes de théâtre. Dis-moi comment tu te fringues, je te dirai si tu m'plais ! Les commentaires qu'il a mis en marge des photos de *Claude Gassian* comme celui-ci : « *Une chance que je n'ai pas vraiment cette tête-là dans la vraie vie. Si j'avais été aussi joli garçon, aurais-je eu besoin d'écrire des chansons pour séduire les quilles à la vanille et les gars en chocolat ?* », ces deux verres du sirop d'la rue « *On n'était pas beaux / Mais on s'en foutait* » montrent bien justement qu'il ne s'en fout plus. D'où ses changements de Look.

Il adopte en Novembre 82 les moustaches, le pull marin et les cheveux châtain, en 84 le cuir et le bandana, en 85 ses cheveux se mettent à pousser à l'envers en capturant un peu de soleil : « *Y paraîtrait qu'un mec qui s'décolore les cheveux, / il a l'air d'un travelo et c'est ridicule.* » ('Sans dec'), sur ses doigts poussent des bagues, sur le corps un tee-shirt avec des mots en anglais : « *Reagan Hates Me.* ». Paraîtrait qu'maint'nant il a des

putains d'cheveux blancs, mais il parle plus d'ses yeux cernés, d'ses « *rendez-vous, vous êtes cernés.* » ('Sans dec')

Prenons l'exemple du dernier album : 'A la belle de mai', dont j'ai déjà cité un extrait du 'Sirop de la rue' et également un de 'Cheveu blanc' que j'aimerais étendre avec ceci :

« On a beau s'croire toujours adolescent

Pass'que nos gonzesses sont un peu miro

Pass'que les miroirs sont très indulgents

...

Le jour où t'hérites des ch'veux d'tes parents

T'as du mal à croire qu'à partir d'maintenant

Les filles vont craquer sur tes tempes argent

Surtout si déjà elles craquaient pas avant. »

La première partie avant les '...', montre bien que le miroir se regarde dans la glace. Oui je sais ici c'est le miroir qui se regarde dans le miroir, mais c'est pareil. Cette surface réfléchissante est qualifiée d'indulgente, qualité humaine. Renaud serait-il indulgent avec lui-même ? Le reste est évident, c'est la peur de chacun, voir son corps vieillir. Mais n'est-ce pas le sort réservé à tous ceux dont le visage fume le temps ?

Allez, souris, t'es pas vieux, y'a pas trace de rouille, pense *Fallet*. Vide chopines en lisant *Les vieux de la vieille*. On a l'âge de ses yeux. Et les yeux ne prennent pas de rides, ils changent de couleur. C'est un arc-en-ciel qu'on a dans l'iris. Toi, en

plus t'as un peu du ciel bleu de nos marelles. Et j'te jure, j'y balancerais pas un caillou, un galet, même pour monter au ciel à cloche pied. Trop peur de t'faire du mal. J'y promènerais juste mon cerf-volant. Y pollue pas. Lorsqu'il claque au vent, la seule trace qu'il laisse derrière lui, c'est celle de la liberté. Et il en aura tellement soif, de cette liberté chérie, que je lui retirerais sa laisse et son collier, lâcherais la ficelle...

Je m'égare non ?

Je continue avec 'Mon amoureux' où l'idée est la même « *C'est pas un premier de la classe / il est 'achement plus beau / On dirait toi sur tes vieilles photos.* ». Les exemples ne manquent pas, mais je le rappelle, il n'est pas pour autant narcissique. Il parle dans ses chansons de ce qui le préoccupe, l'aspect physique, le vieillissement est l'un de ses thèmes de prédilection.

Si la surface réfléchissante est un rétro : « *Enfin dans le rétro poussiéreux / D'un camion des poubelles à l'aurore / Se remaquillent un peu* », comme Renaud ne tient pas dedans, la fonction n'est plus la même. Il sert uniquement aux pétasses (Dans le sac de sa femme, il n'y a pas de glace) pour se remaquiller.

Ceci pour vous dire qu'il faut relativiser, que Renaud ne s'est pas investi du rôle de miroir, que ce que je viens d'écrire est sans doute pour lui tout aussi nouveau que pour vous, qu'il n'a jamais eu conscience de ça. Je trace uniquement les grandes lignes d'une vision, d'une sensibilité, d'un être avec tout ce que cela comporte comme écarts, exceptions et illogismes. Je sais que vous n'avez encore rien dit, mais je préviens, j'aime autant. On n'sait jamais !

Chapitre 3

Le Bistrot

*« Ils te sont, et te seront toujours,
éperdument reconnaissants de faire le boulot
de Verlaine avec des mots de bistrot. »*

San Antonio



Chapitre 3

L'oiseau, du haut de sa branche, regarde le ciel chauve, nos cailloux poilus, la main du vent passer entre les feuilles, le soleil boire un peu de l'horizon. Le rouge-gorge fait son boulot en sifflant... sur sa branche.

Pendant ce temps, non loin de là, à la porte d'O, dans le quatorzième arrondissement, un jeune homme d'une vingtaine d'années gribouille au dos d'un paquet de cigarettes, pas des Rothmans, des bouts dorés, non des bonnes vieilles Goldos, celles qu'on fume en écoutant chanter Bruant.

Il aiguise son œil sur le zinc, ça fait des étincelles. Son oreille est un micro, où les mots, les mots de bistrot, viennent chanter leur poésie, où les verres viennent dire d'un tintement : « *A la tienne !* ». Il enregistre, il gamberge, il écrit...

Je crois que c'est une chanson, mais j'en suis pas sûr, j'vois pas bien. Je m'approche. Sur le bras droit, il y a un tatouage, un oiseau, peut-être celui de tout à l'heure, sur le bras gauche, « *Un poulbot qu'a une gueule d'ange / et qui joue d'accordéon / pi en d'ssous, y'a [son] prénom :* » Renaud.

Le bistrot, c'est son berceau. Des fois, en sortant du troquet, il se balance encore un peu, c'est les vagues de l'enfance. Et ça donne parfois le mal de mer. Car très sportif, il pratique assez régulièrement les bars parallèles !

C'est là qu'il composa ses premières chansons, qu'il trouva sa source d'inspiration sortant d'une pompe à bière, comme d'autres la trouvent en haut d'un rocher, en regardant que dalle, avec les cheveux qui essayent de se barrer, pis qu'y arrivent pas.

S'il vous en parlait aujourd'hui, il dirait sûrement ceci :
« *C'était un vieux rade bien crade, comptoir en Formica, grandes glaces écaillées au mur derrière la banquette en plastoque rouge, flipper cow-boy années 60, peintures jaunasses, cabine de téléphone avec « TELEPH NE » en grosses lettres blanches émaillées sur verre dépoli, [...] Pendant près de dix ans, avec quelques potes, ce fut notre bistrot. Notre port d'attache, notre quai où, la tempête de 68 passée, notre adolescence s'échoua.* »
(Extrait du Charlie-Hebdo du 31 Mars 1993).

Ce bistrot est peut-être bien le « *Rendez-vous des Amis* » dont il nous parle dans 'Pochtron'. Les amis sont André Laude, Alain Brice, Martin Lamotte, Loulou. Il y a aussi d'autres lieux comme « *Le verseau* », la « *Brasserie de l'Isle-Saint-Louis* ». Autres troquets, autres amis : Jean-Pierre Bucolo, Lulu, Max, Jean-Mi, Guigui. Et si vous savez pas qui ils sont, j'vous conseille de lire 'Le Roman de Renaud' de Thierry Séchan.

Un bistrot c'est quoi ? Dominique Sanchez dans l'album de Renaud donne cette définition : « *Pas un havre de paix, mais une parenthèse dans la grisaille et la solitude des existences anonymes, le re-*

pos du guerrier et la bouillotte des âmes gelées par les ravages de la vie. ».
C'est joli, non ?

C'est d'abord un lieu de rencontres, de rendez-vous, un port d'attache comme il dit, pour mauvais garçons. C'est pourquoi Jojo le démagog ne fréquente pas les bistrot. Car il faut avoir de la classe, de l'allure, pour que les français votent pour vous, savoir causer la France comme un académicien, être poli, compréhensif comme un curé à confesse, s'asseoir sur la cuvette des W.C. comme sur le trône d'Angleterre. Mais une fois élu, cela ne lui empêchera pas de payer l'apéro « *sur l'argent des impôt-pulo !* ».

Je vous parle du bistrot, du troquet, du bar-tabac, de cet établissement où l'on fait et redéfait le Monde, où l'on use, rapièce, invente ou réinvente la langue de Molière. Pas le café trop éclairé où l'on a peur de salir les sièges, où l'on parle à voix basse. Non, je parle bien de ce lieu où l'on se retrouve entre potes. Pas étonnant dès lors qu'à la fin de " *Peau aime* ", il lance une invitation au public : « *Bon c'est l'heure, moi j'ai fini. / J'vous vois tout à l'heure au bar ?* ».

*« Des copains, j'en ai des tonnes,
toutes les nuits, dans tous les rades,
tous les paumés, les ivrognes,
tous les fous, tous les malades,
qui, devant un perroquet,
une Kanter ou un p 'tit joint,
s 'déballent dans un hoquet*

et r'font le monde à leur image. »

('Peau aime')

C'est là aussi que l'on retrouve d'anciens potes, qu'on avait perdus de vue, qui ont changé, qu'« *Y se sont rangés des bécanes* » ('Je suis une bande de jeunes') et qui nous font prendre conscience que nous restons seuls sur notre île aux enfants, avec autour du cou l'écharpe de l'amertume.

Mais non, ne soyons pas pessimistes, ce n'est pas encore l'Apocalypse, *Capdevielle* est chez sa mère. Par contre, le père Renaud, qui ne l'est pas encore, vu que son fils est pas né, et qui le sera, mais pas d'un fils, d'une fille, propose à Pierrot, qui est pas né, si j'me fais bien comprendre « *on ira au bistrot* ». Bon, finalement, Lolita ira aussi à l'école mais pour demander « C'est quand, qu'on va où ? ».

Ben... Au bistrot et maint'nant !

Endroit de recueillement, de méditation, où l'on peut gamberger, observer les gens et écrire ses chroniques pour Charlie-Hebdo : « *J'étais installé peinard dans un coin de bistrot, les yeux rivés sur l'écran vide de mon Macintosh PowerBook 140, la tête perdue dans l'angoisse hebdomadaire que m 'inflige la rédaction de cette chronique [...]* ».

Observer disais-je, en effet, dans un café différents milieux sociaux se côtoient, à travers leurs conversations, leurs langages (argotique, familier, populaire, soutenu), leurs habits : ils représentent une bonne partie de la société.

C'est là que l'on peut se faire une idée réelle sur les aspirations, les colères et les désirs d'un peuple. Jamais les ministres

ne traînent les bistrots, loin de leurs contemporains, ils dirigent une société qu'ils ne connaissent qu'à travers les instituts de sondage et leur tableau excel !

« *Regardez nos contemporains dans leurs petites autos. Ils sont seuls à l'intérieur de leur aquarium à roulettes. Pour savoir ce que pense le voisin, il leur faut les instituts de sondage.*

Près du zinc, l'information circule, les opinions se frictionnent et c'est là, le plus souvent, que naissent les lumineuses trouvailles argotiques qui bloquent le contradicteur, lequel en reste la bouche ouverte. »
(A l'imparfait de l'objectif de Robert Doisneau).

Ah ! Si nous avions eu des Doisneau comme ministres, plutôt que ces aveugles qui laissent de plus en plus de place au borgne.

Dans 'Marche à l'ombre', cet éclectisme est illustré par le baba-cool, la bourgeoise, le rocky, le punk, l'intellectuel. On peut faire un rapprochement avec 'Dans mon H.L.M.' où l'on a également différents portraits sociaux qui sont brossés et réunis dans un même lieu. L'allure générale est décrite. Le baba-cool est cradoque avec des Pataugas et un paletot, la bourgeoise est maquillée avec des collants léopard, un futsal en skai, etc. C'est un microcosme.

On peut y aller seul aussi, pour déprimer « *Au bistrot du temps qui passe* » ('J'ai la vie qui m'pique les yeux'), pour draguer et c'est mieux d'être seul parce que des fois les copains sont un peu trop solidaires.

« *Quand vient le soir, l'aime aller boire
un verre d'alcool à la Coupole,*

*pour faire du gringue à toutes ces dingues,
à toutes ces folles bien trop frivoles. »*

(‘La Coupole’)

Si t'es peinarde et pas fringué en costard, tu risques de te les faire piquer tes fringues, comme dans 'Laisse béton'. Mieux vaut y aller après sa journée de boulot, avec son bleu, pour téléphoner à sa femme et lui dire : « *J'suis au bistrot et j't'aime !* » ('P'tit dej' blues')

Mais c'est aussi un lieu de musique et de chansons. Même si on fait du « *Rock 'n Roll qu'est carrément pourri* », cela n'empêche pas de jouer dans « *les bistrots de Tourcoing* ». Car ce qui compte avant tout c'est l'ambiance, la convivialité, celle de la bande, des potes. On peut le dire déjà, l'alcool n'est pas étranger à cette ambiance mais nous en reparlerons plus tard. Pour vous donner une idée, écoutez le bruit de fond dans la chanson 'Greta'. Le Nord est réputé pour cette chaleur humaine, pour ses dealers de bière.

On est là pour s'amuser, pour s'éclater, « *pour trouver le meilleur feeling de la planète* » ('Ch'timi rock'), qui ne se trouve pas à Nashville, ni au Koweït mon cher Eddy Mitchell.

Si son public était moins nombreux, il pourrait, pourquoi pas, faire le concert au bistrot. Cela ne l'empêcherait pas de s'éclater !

« *Si y sont qu'une dizaine
On leur paiera l'apéro*

*On s'éclatera quand même
On f'ra l'concert au bistrot
Chez Simone »
(' A quelle heure on arrive ? ')*

La musique est encore associée au bistrot, même de façon indirecte en parlant des copains d'bistrot dans 'Le tango de Massy-Palaiseau'. Et si on n'aime pas les chansons que le mec nous balance, on lui r'met dans sa culotte et on met en route le Juke-box. Et oui, le *Juke-box* n'est-ce pas grâce à cet appareil, devenu un symbole, que dans les années 70 on écoutait Bob-Dylan, Hugues Aufray, Johnny, Antoine, avec sa nana dans les bras et les potes au milieu ? Ah ! Le Juke-box et son frère énervant : le *Flipper*. Tout ça Renaud ne l'a pas oublié...

On peut donc aussi jouer, mais que ne peut-on pas faire ? Il y aurait une lacune si on oubliait les cartes : « *Y r'grettait ses potes du boul'vard Voltaire / Le bistrot l'apéro les parties d'belote* » ('Oscar').

On s'y bastonne aussi parfois mais plus rarement :

*« Quand j'débarque au bistrot du coin
et pi qu'un mec veut m'agresser,
ben moi aussitôt j'interviens,
c'est beau la solidarité.
Quand je croise la bande à Pierrot,
où y sont beaucoup plus nombreux,*

*ça bastonne comme à Chicago,
c'est vrai qu'dans sa bande y sont deux. »
(' Je suis une bande de jeunes ')*

Des fois c'est beaucoup plus grave, on y meurt. Comme Riton dans 'La bande à Lucien' quand on cogne le patron. Ou si l'on tombe sur un balèze qui t'casse la tête, éventualité évoquée dans 'Marche à l'ombre'. Mais même dans ce cas extrême, dans cet autre monde, il ne peut envisager qu'il n'y ait pas de bistrot.

*« Si la Mort me paye l'apéro
d'un air vicelard,
avant qu'elle m'emmène voir là-haut
si y 'a du monde dans les bistrots »*

On y boit bien sûr, on y fume, et même que des fois, ça a une drôle d'odeur :

« Les tauliers étaient des braves gens, nous aimaient bien, nous faisaient chroume, et fermaient un peu les yeux sur l'état dans lequel nous mettait la marijane que nous fumions, en ces temps-là où nous étions trop petits pour boire... » (Charlie-Hebdo, 31 mars 93).

Son passé, c'est le bistrot. Son avenir se trouve sur le « *zinc / d'un bistrot les plus cradingues* ». ('Où c'est que j'ai mis mon flingue ?'). Bien que depuis 85, le degré d'alcool semble avoir baissé dans ses chansons, il continue de les fréquenter (J'ha-

bite à Valenciennes, j'ai eu des échos. Les vagues m'ont rapporté les bouteilles qu'il a jetées au bitume, sans message, vides !), pour se ressourcer, se détendre, se calmer.

T'empêche pas un oiseau de se poser sur une branche, un soleil de se coucher quand il a trop bu et que le ciel comme lui devient noir ? Bon alors, laisse Renaud siroter les blondes et les brunes qui moussent.



© Dmitry Naumov - Fotolia.com

Chapitre 4

La Boisson

*« C'est bien joli, tout ça, mais je parie
que tu bois que du coca-cola ? »*

*Le mozart enfant de l'oisiveté se rembrunit :
- Faut pas faire du racisme anti-jeune, Camadule !*

*Je suis pas poivrot mais, primo, y'a pas d'âge
pour l'être. Secundo, je bois du vin à table même
quand y'a pas de table. »*

René Fallet, 'Le beaujolais nouveau est arrivé'



© volff - Fotolia.com

Chapitre 4

La boisson est omniprésente dans l'oeuvre de Renaud, surtout dans les premiers albums, au même titre que le bistrot. Elle sera d'ailleurs majoritairement consommée dans ce lieu. Omniprésence qui s'accompagne d'une diversité.

Si on consomme principalement de la bière dont la *Gueuze* et la *Kanterbraii*, on a aussi du café, thé, lait, Coca, *Viandox*, *Ricard*, perroquet, *Pernod*, cognac, bouteille de clairette, ... A vous de faire votre choix ! Et je vous dirai qui vous êtes.

La boisson a une fonction d'identification sociale. Et comme toute représentation, elle se fait vis-à-vis des autres, pour se démarquer, ou pour se sentir appartenir à une communauté. Dans le microcosme que constitue le bistrot cette fonction est renforcée. Le meilleur exemple pour illustrer ce que je viens de dire est la chanson 'Marche à l'ombre'.

Qu'aurait bien pu boire la bourgeoise bêcheuse ? Si ce n'est une eau-de-vie, qui par son prix, sa catégorie supérieure, indique en même temps le rang de celui qui la consomme : « *Avant qu'elle ait bu son cognac...* ». De même pour le rocky barjo, la bête humaine, le roi de la baston, il lui faut une boisson sanguinaire, le sang ça rend méchant, l'homme est un requin : « *Avant*

qu'il ait bu son Viandox ». Le thé, la verveine, c'est peinard. Tu bois ça quand t'es cool, quand t'es chez Germaine par exemple ou quand t'es enceinte : « *Le soir elle tricote en buvant d'la verveine* » ('En cloque') parce que faut pas s'énerver, à cause du bébé... La bière semble la moins caractéristique, ou la plus polyvalente, mais reste une boisson d'homme, sauf pour la Pépette. C'est la première consommation qui vient à l'esprit dans 'La bande à Lucien' : « *siou-plaît patron, encore une bière...* ». La bière est en quelque sorte ce que le jeans est au monde du textile. Le vin est bipolaire, s'il est consommé avec préciosité et maniérisme, il a une connotation bourgeoise, sinon il fait 'prolo' comme dans 'P'tit dej blues'. On retrouve cette notion dans le premier album de Renaud avec la chanson Hexagone :

*« Finies les vendanges en octobre,
le raisin fermente en tonneaux,
ils sont très fiers de leurs vignobles,
leurs côtes-du-rhône et leurs bordeaux,
...
leur pinard et leur camembert,
c'est leur seule gloire, à ces tarés. »*

L'apéro se consomme rarement seul et surtout s'offre, soit avec l'argent des impôts, comme le fait 'Jojo le démagog', soit avec l'argent de la magouille politico-financico ('A la belle de Mai'), soit tout de même avec l'argent des potes, en jouant

une partie de belote avec 'Oscar'. C'est un signe d'appartenance à une communauté. De même dans 'Peau aime' lorsqu'il lance son invitation au public, dont nous avons déjà parlée, c'est un *Ricard* qu'il va boire.

Les autres boissons, Coca, lait, clairette, semblent réservés aux enfants. Et ça vaut mieux :

« *J'ai bu un grand verre de Blédine
J'me suis vautré dans la caisse du chat
Et dans le biberon de ma gamine
J'ai mis d'la sciure et du Pastaga* »
('J'ai raté télé-foot')

Et que boit le poète, quand fatigué de la bêtise humaine, il veut se rapprocher des arbres, des oiseaux ? Il fait comme eux, il boit l'eau des orages ('Fatigué').

Je ne peux continuer ce chapitre sans parler de l'ivresse.

Ô ivresse, femme et maîtresse de mon cœur. Dans tes cheveux où je me noie, la sueur de ta peau aux multiples reflets habille mon âme d'étincelles.

J'attends à l'arrêt du vent le prochain départ. Je sais que tu ranges mes rêves dans tes verres de cristal, et que ta voix si douce fait fondre les glaçons de mes regrets. Toi la nocturne, l'insaisissable beauté, chimère, tu me berces de tes bras invisibles. Je deviens Capitaine d'un bateau qui vogue vers son naufrage et je m'engloutis nu au pied de ton trésor, où je vomis

des millions d'étoiles... Putain on dirais du Higelin ! Non ? Ah bon...

Je m'égare un peu ! Revenons à nos glaçons.

Pour commencer je ne parlerai pas de la cuite à proprement parler, mais de cette douce ivresse qui rend pacifique. Avec elle plus de guerre, nous chanterions tous autour d'un grand feu, celui de l'amitié

« *Buvons un verre, allons pêcher
Pas une guerre ne pourra durer
Lorsque la bière et l'amitié
Et la musique nous feront chanter* »
('La ballade nord-irlandaise')

Ah vivre en paix !

Ce rôle de l'alcool est évident chez Renaud, car même lorsqu'il évoque la bagarre dans 'C'est mon dernier bal' il dit : « *On s'est réconcilié / d'avant une bière, en s'marrant* ».

Plus simplement, la notion de fête est assimilée à la boisson. Cela rejoint la convivialité dont nous avons parlée pour le bistrot et que l'on retrouve dans la chanson 'Ch'timi rock' : « *où la bière coule à flots sur des tonnes de frites* ». Apparait ici l'image de la fête populaire et du banquet tel que *Mikhaïl Bakhtine* l'a étudiée dans L'oeuvre de *Francois Rabelais*, image d'abondance, mais une abondance pour tous, partagée.

« Car boire un canon tout seul, ça vaut autant que de boire de l'eau à la pompe » nous dit Pouloussière (*René Fallet*). Bakhtine semble être d'accord, acquiesce d'un sourire léger, embrumé de givre, puis ajoute :

« La puissante tendance à l'abondance et à l'universalité est présente dans chacune des images du boire et du manger que nous présente Rabelais, elle détermine la mise en forme de ces images, leur hyperbolisme positif, leur ton triomphal et joyeux. [...] Le banquet est une pièce nécessaire à toute réjouissance populaire. »

Chez Renaud, c'est davantage la boisson, il parle rarement de nourriture, ou alors de glace à la viande. Mais secrètement, il dévore son plat préféré : les nouilles, se lève la nuit pour les manger froides du bout des doigts, à la lumière jaunâtre et glaciale du réfrigérateur.

S'il arrive de boire seul, ce sera pour oublier.

Oublier quoi ? Que la vie est fragile et que l'Homme est brutal ?

Que ta gonzesse a effeuillé ton cœur d'artichaut comme une marguerite et soit tombée sur le 'Pas du tout'. Puis qu'elle s'est barrée te laissant seul avec tes pétales éparpillés aux quatre tourments : « *Eh ! Manu rentre chez toi / Y'a des larmes plein ta bière* ».

Qu'on est gouverné pas des cons : « *ils pensent oublier dans la bière / qu'ils sont gouvernés par des cons.* » ('Hexagone')

Oublier que les adultes ont revendu leurs rêves aux marchés aux puces pour s'acheter des magnétoscopes.

Ou qu'on vous a posé un lapin comme dans 'Toute seule à une table' :

*« C'est pas un lapin
Qu'on t'aurait posé
Tu r'gard'rais tes mains
Et la porte fermée
Tu boirais du vin »*

Mais l'alcool peut être aussi dangereux.

'J'ai raté télé-foot' montre avec humour et sans tragédie les risques d'un abus. Dans 'Près des autos tamponneuses', les trois vers : « *On est allé boire une Gueuze* », qui se trouve à chaque refrain, rythme et explique la dégradation de la vision qu'a Renaud de la Pépette. Au début c'est « *L'était pas du tout affreuse* » pour finir par « *J'l'ai trouvée soudain hideuse* ».

Mais tout cela n'est pas bien grave de conséquence, par contre dans 'C'est mon dernier bal', c'est la mort qui est au bout des tireurs de litres. Je ne veux pas faire de Renaud un moralisateur, ce serait un non sens. Bien que l'on trouve souvent l'image de la cuite associée à la gaieté, il y a une prise de conscience qui va se faire avec l'âge et le fait aussi qu'il devient père de famille.

En 78, il plaisante avec l'alcool au volant :

*« Elle pompait à peu près autant de fuel aux cent bornes
Que Dédé buvait d'bières, mais faut dire qu'y t'nait bien.*

*Quand Dédé en tenait un coup dans les naseaux,
Bien qu' 'j' 'ai pas mon permis, c' 'est moi qui conduisait »
(‘La tire à Dédé’)*

D'accord, c'est pas Dédé qui conduit, mais est-il plus net ?
D'autant qu'en 80 dans ‘L'auto-stoppeuse’, il nous avoue «
j'conduis d'une main, d'l'autre je picole /j'me fends la gueule ! ».

Arrive 85, l'humour est absent, le ton devient beaucoup
plus tragique :

*« Morts les enfants de la route
dernier week-end du mois d'août
papa picolait sans doute
deux ou trois verres, quelques gouttes »
(‘Morts les enfants’)*

Mais l'alcool reste une alternative à la drogue, mieux vaut
une mauvaise cuite qu'une bonne overdose...

Chapitre 5

Les Neiges Mortelles

*« Petit Paulo, petite nana, touche pas à ce truc-là.
T'inquiète pas. Aucun grand secret magique
derrière tout ça. Que de la merde.
De la souffrance. D'agonie en agonie.
De mensonges en mensonges !
Ta vie fout le camps sur le dos !
Paulo, petite nana.
Ecoute pas les séducteurs,
c'est du pipeau »*

Richard Bohringer, 'Le bord intime des rivières'



© Laz'e-Pete - Fotolia.com

Chapitre 5

Il faisait beau, c'était un jour de septembre, à cette époque où le soleil a encore quelques pouvoirs sur la douceur de nos jours. Le silence était venu dans son habit du dimanche et profitant de cette occasion, les graviers avaient pris la parole. Quelques toussotements à intervalle régulier marquaient la présence des hommes, comme des phares dont l'oeil souvent trop jaune et brûlant clignait. Poussières. Mais ici pas l'ombre d'un marin, même pas sa lumière. Que des récifs. Qu'un naufrage sans coquillage, sans vague, ni sirène.

Pour nous c'était un jour particulier, un jour aux mains moites.

En regardant ta tombe si joliment fleurie, je me suis dit que sans doute personne ne t'avait jamais offert de fleurs, dommage elles auraient eu le parfum de tes yeux.

L'overdose qui t'a emporté vers les cieux, l'emportera-t-elle au paradis ?

Je me suis demandé tout à l'heure, en suivant le cortège, combien encore de p'tites connes et de p'tits cons vont s'en aller, avec au bout de leurs ailes un peu de notre impuissance.

Ce chapitre, Claude, je te le dédie. Et n'oublie pas que les étoiles ne s'éteignent jamais, que leur lumière est éternelle, et vogue à travers les galaxies comme des milliers de bouteilles à la mer. Je t'ai bien lu compagnon...

L'enfer c'est blanc et c'est grand, tous les chemins y mènent : opium, morphine, héroïne qui sont des dérivés du pavot, et la cocaïne qui provient d'un petit arbre fréquent en Amérique du Sud : le coca. « *c'est pas Dieu qui les fait / Pousser, c'est mon pa-pa et moi* » ('Adios Zapata').

Le chanvre indien, c'est très différent et si l'Etat fait volontairement la confusion, Renaud ne la fait pas. Son message est clair : un joint ça va, une ligne basta !

Le cannabis sera souvent associé à la bière « - *En siroptant nos bières ou en fumant nos joints...* » ('P'tit conne'), « *ça cartonne à la bière / Devant y'a un pétard* » ('A quelle heure on arrive'), à cette ambiance de fête où justement ce n'est pas chacun pour sa gueule, comme avec la dure.

Il a de plus une vertu bien utile, celle de rendre moins con, donc anti-militariste. Car quelle est donc cette herbe dont nous parle notre Déserteur ? Du thym, de la ciboulette, de l'estragon...

« On a des plantations

Pas énorme, trois hectares

D'une herbe qui nous rend moins con

Non, c'est pas du Ricard »

Fumer un pétard, c'est donc avant tout appartenir à une communauté qui se veut cool, pacifiste, tolérante. C'est le calumet de la paix. Et cela avait plutôt bien réussi aux indiens qui vivaient en parfaite harmonie avec la nature avant que l'homme blanc ne les vire de leurs tipis pour cause d'insalubrité et en tue beaucoup au nom de l'hégémonie du visage pâle. Hug !

Parce que l'homme blanc qui est très civilisé ne saurait vivre dans des tentes, même *décathlon*, non il lui faut la splendeur des H.L.M. qui sentent la pisse et dont les murs portent cette jolie inscription à la fois poétique et familiale « *Nique ta mère* ». La poésie fout l'camp Villon !

Mais dans ce Hash L.M., le seul éclat se trouve au huitième, c'est là que l'on va se réfugier, panser ses plaies, mettre « *du mercurochrome sur nos g'nous pointus* » en retrouvant son unique patrie : l'enfance. Est-ce un hasard si « *la même du huitième, le hash, elle aime !* ».

La dure, c'est pas le même trip. Et pour s'en convaincre, si cela était encore nécessaire, il suffirait d'écouter à nouveau 'La blanche' ou 'P'tite conne' (Dans les inédits, 'Zénobe', est un excellent exemple de l'attente de la mort, d'un trait d'union très court que représente la vie d'un camé, et tant pis si le temps s'enfuit...). Pic et pic et colégram.

Ces deux portraits sont d'un réalisme incroyable. Sans doute parce qu'il ne s'agit pas de personnages de papier mais de *Michel Roy*, auteur de la musique de Baston, et la fille de son ami *Bal Ogier*.

Quelques vers lui suffisent pour peindre l'horreur, la dégradation physique :

« *T'as les joues creuses les mains caleuses / Et la démarche un p'tit peu chaloupeuse* » ... « *T'as qu'la poudre aux yeux et les yeux bien livides* ». Dégradation qui débouche sur la mort avec 'P'tite conne'.

Car il existe un véritable lien entre ces deux chansons. 'La Blanche' se termine sur l'image des quatre planches 'P'tite conne' commence avec celle du cortège. Si Michel est encore un sursitaire, la P'tite conne elle, a déjà été reconnue coupable de ne pas vouloir vieillir et condamnée par je ne sais quel juge, que l'on appelle souvent fatalité, à être mise en terre.

Dégradation psychique également qui conduit à un isolement, à un enfermement. C'est la solitude du drogué derrière des barreaux qu'il s'est construit à chaque ligne : « *Eh ben ma gueule te v'là tout seul / T'as l'regard triste comme c'lui d'un épagneul* ».

Le prix élevé de la drogue oblige à des arnaques, au vol et quelques fois au meurtre, à mentir toujours:

« *Pour décrocher tu m'as taxé*

Pour descendre sur la côte te r'faire une santé

Est-c'qu 'elle coûte moins cher à Villefranche

La blanche »

Si le ton se veut direct, à la limite agressif pour Michel c'est dans le but de le faire réagir, d'ailleurs s'il lui fait un sourire : « *Tout c'que j't'ai dit ben j'te jure que j'le r'tire* ». Par contre avec la

P'tite conne c'est la voix de l'impuissance, de celui qui reste avec les larmes des proches :

*« Mais t'aurais-je connu
Que ça n'eut rien changé
Petite enfant perdue
M'aurais-tu accepté ? »*

Renaud propose comme alternative à ce suicide un certain épicurisme, qui passe par le refus du bonheur qui « *est affaire de médiocres / et qui use le coeur...* ». Accepter de vieillir ne serait-ce que pour pouvoir fleurir au moins une fois. Mais n'est pas fleur qui veut, encore faut-il aimer le soleil et la pluie

*« Moi j'aime le soleil
tout autant que la pluie
et quand je me réveille
et que je suis en vie
C'est tout ce qui m'importe »*

Epicurisme qui nous offre les joies de la vie dont le boire et le fumer. Car la 'mort lente' c'est mieux quand on n'est pas trop pressé. On laisse la faucheuse se faire les dents avec l'espoir sournois mais légitime que les caries lui gâteront la vie.

C'est la devise citée à la fin du chapitre précédent : mieux vaut une mauvaise cuite, qu'une bonne overdose. Cette idée est illustrée par un dessin dans 'Le temps des noyaux' (Seuil, coll "Point-virgules", 1988) qui représente une bouteille de Mort subite qui casse une seringue ! On l'a retrouve également dans 'La blanche' avec cette comparaison entre le 'toi' et le 'moi':

*« Toi t'as les boules moi j'ai la frite
C'est pas du Bashung non mon pote c'est du Nietzsche
Toi tu t'fais une ligne moi j'bois une bibine
Pendant qu'tu dopes j'fume mes deux paquets d'clopes
Chacun son tnp chacun son flip »*

Et qui refourgue la came aux nistons ? L'Etat et les patrons. Pourquoi me direz-vous ? Parce que :

*« ça tue surtout les pauvres
Les négros, les bandits
Ça justifie les flics
Ça fait vendre des fusils »
(Adios Zapata !)*

Alors faites chier l'Etat, ne vous droquez pas !

Chapitre 6

**Des Gros Mots
Des Mots D'enfant !**



Chapitre 6

Les gros mots c'est notre vice à nous les gosses, notre interdit, un vrai délice, presque aussi bon qu'un "Mistral gagnant".

C'est vrai que c'est comme un bonbon, on le laisse longtemps dans sa bouche, on le malaxe à le transformer en chewing-gum, pis on finit par le cracher « Merde !!! ».

Pourquoi appelle-t-on ça un gros mot d'abord ? C'est sûr que ça tient davantage de place, que pour les dire il faut ouvrir grand la bouche, mais tout d'même. Et pis attention, il faut pas se faire piquer par les grands, sinon... ou qu'il y ait une fille à coté pour moucharder et crier tout haut au maitre « Oh ! la ! la ! Il a dit un gros mot monsieur ! ».

Ma première approche avec les textes de Renaud fut celle-là. Avant, je pensais que pour faire de la poésie, pour écrire de belles choses, il fallait connaître des mots compliqués étrangers à nos conversations. Et puis un jour, une copine que tout le monde appelait la pépette (Ce n'est qu'après que j'ai compris pourquoi), me passe une cassette. Je rentre chez moi, appuie sur la touche 'Play' de mon radiocassette et laisse cette voix alors inconnue me chanter :

*« Femmes du monde ou bien putains
qui, bien souvent, êtes les mêmes
Femmes normales, stars ou boudins
femelles en tout genre, je vous aime »*

J'avais quatorze ans, ces quelques vers, sans que je le sache, allaient changer toute ma vie. Je comprenais tout, pas un mot que je ne connaisse, une syntaxe simple, une expression fluide et putain me dis-je « Que c'est beau ! ».

Il y avait même des gros mots...

Je ne ferai pas une étude linguistique de l'oeuvre, d'autres l'ont déjà faite, et je n'ai pas la prétention de pouvoir faire mieux. Je veux juste mettre en évidence l'importance de son vocabulaire, de son langage.

« La différence Renaud, c'est le texte de Renaud, c'est la langue de Renaud. » : cette phrase est une nouvelle fois de Thierry Séchan.

Dans cette partie, sur les mots, il donne la variété des catégories répertoriées (Ce travail a été fait par une étudiante de Bruxelles, Nicole Braekman) : familier, populaire, argotique, vulgaire. Auxquelles s'ajoutent les anglicismes, les noms de marque, le parler enfant, etc. Les limites, les définitions sont parfois difficiles à établir.

Et puis Renaud mélange tout ça avec tellement de talent, de génie, qu'il réinvente un langage, celui des bistrots, des rues, du peuple vivant et debout. En perpétuelle évolution,

cette langue n'est pas faite de contraintes mais de possibles, c'est la liberté qui parle et ça donne :

*« Quand l'baba-cool cradoque
est sorti d'son bus Volkswagen
qu'il avait garé comme une loque
devant mon rade,
j'ai dit à Bob qu'était au flipp.'
Viens voir le mariole qui s'ramène,
vise la dégaine,
quelle rigolade !*

*Patchouli-Pataugas, le Guide du routard dans la poche,
Aré-Krishna à mort, ch 'veux au henné, oreille percée,
tu vas voir qu'à tous les coups
y va nous taper cent balles
pour s'barer à Katmandou,
ou au Népal. »
(' Marche à l'ombre')*

Originalité, fraîcheur et rythme. Ils ne coulent pas mais jaillissent comme une source alpine. Et l'on a beau aimer la bière, le vin, les alcools forts et détester une carafe d'eau, personne ne résiste à l'envie d'aller tremper ses lèvres dans l'eau glacée d'un torrent que la terre nous sert sur un plateau.

Dans le chapitre sur la nostalgie, nous évoquerons ce pouvoir de retour à l'enfance par les mots. Car employer des expressions de même, c'est jouer un rôle, celui qu'on nous avait confié à la naissance.

Lorsque nous apprenons à parler, les mots sont des objets en eux-mêmes, d'un caractère magique. Ils restent liés à la voix qui les a prononcés, au lieu où nous les avons découverts, à l'odeur de cet instant. Ils sentent encore le neuf. Objets nouveaux dont le fonctionnement, l'usage ainsi que les pouvoirs, ne nous sont pas bien connus, dont l'utilisation est imprécise, ils deviennent des jouets.

Nous transgressons alors les règles sans même le savoir, « *Dès que le vent soufflera je repartira* », nous inventons : « *Et moi, j'avais la deuze* » ('Près des autos tamponneuses'), nous prenons plaisir à parler, nous usons, nous abusons du nouveau jouet. L'expression "Tout nouveau, tout beau" s'applique ici parfaitement.

Les jeux de mots sont des jeux d'adultes, une tentative de retrouver ce plaisir primitif : « *Elle était bien gamine , mais, comme disait Bourvil, / y'a beaucoup d'gens gamins* » ('Mélusine'). C'est là une des essences de la poésie. Cette mauvaise maîtrise n'en finit pas de nous étonner et surtout de nous plaire.

Dans le dernier album, '*A la belle de Mai*', Renaud a repris d'ailleurs une de ces expressions pour le titre d'une chanson, même pas de son cru, mais qu'il a piquée à une petite fille sans défense : « *Merci... à mon pote Vincent qui m'a raconté l'histoire d'une petite fille qui a VRAIMENT demandé à son papa "C'est quand qu'on va où ? "* ». » (Pénultième page de la pochette).

Ajoutons que dès notre plus jeune âge, nous ne manquons jamais de vocabulaire, le monde s'affine, se découpe au fur et à mesure que le nombre de signifiants en notre possession s'accroît. "Manman" à la naissance c'est à la fois une table, une fleur, du bleu, de l'eau, c'est tout, c'est le monde unifié en un mot.

Avec le temps, l'usage et la répétition, ils s'apprivoisent, se classent, se rangent d'eux-mêmes. Le facultatif devient l'obligatoire, la neige de l'eau glacée, nous tombons dans l'utilitaire, dans la mécanique.

Vision pessimiste et théorique, car en fait, les mots n'en finissent pas de se déshabiller, éternel strip-tease qui entretient notre désir, notre émerveillement. Mais le niveau n'est plus le même, le manteau est déjà tombé, le pull aussi...

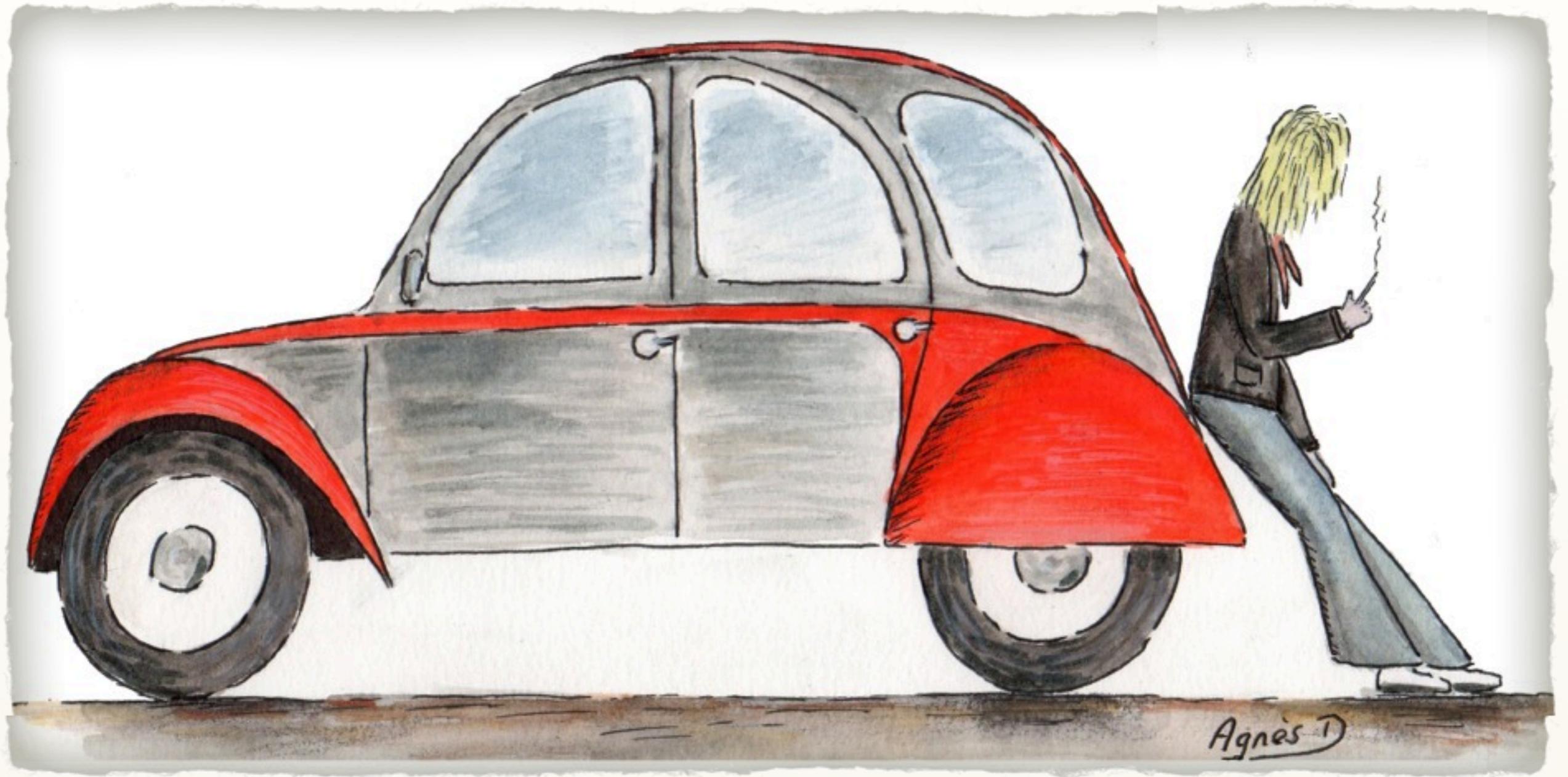
C'est pourquoi les expressions enfantines, employées par Renaud, contribuent justement à retrouver cette femme-langage habillée comme à un 1er décembre, ouvrant juste ses habits pour laisser passer son sein nourricier, qui abreuve ses sillons d'un lait maternel.



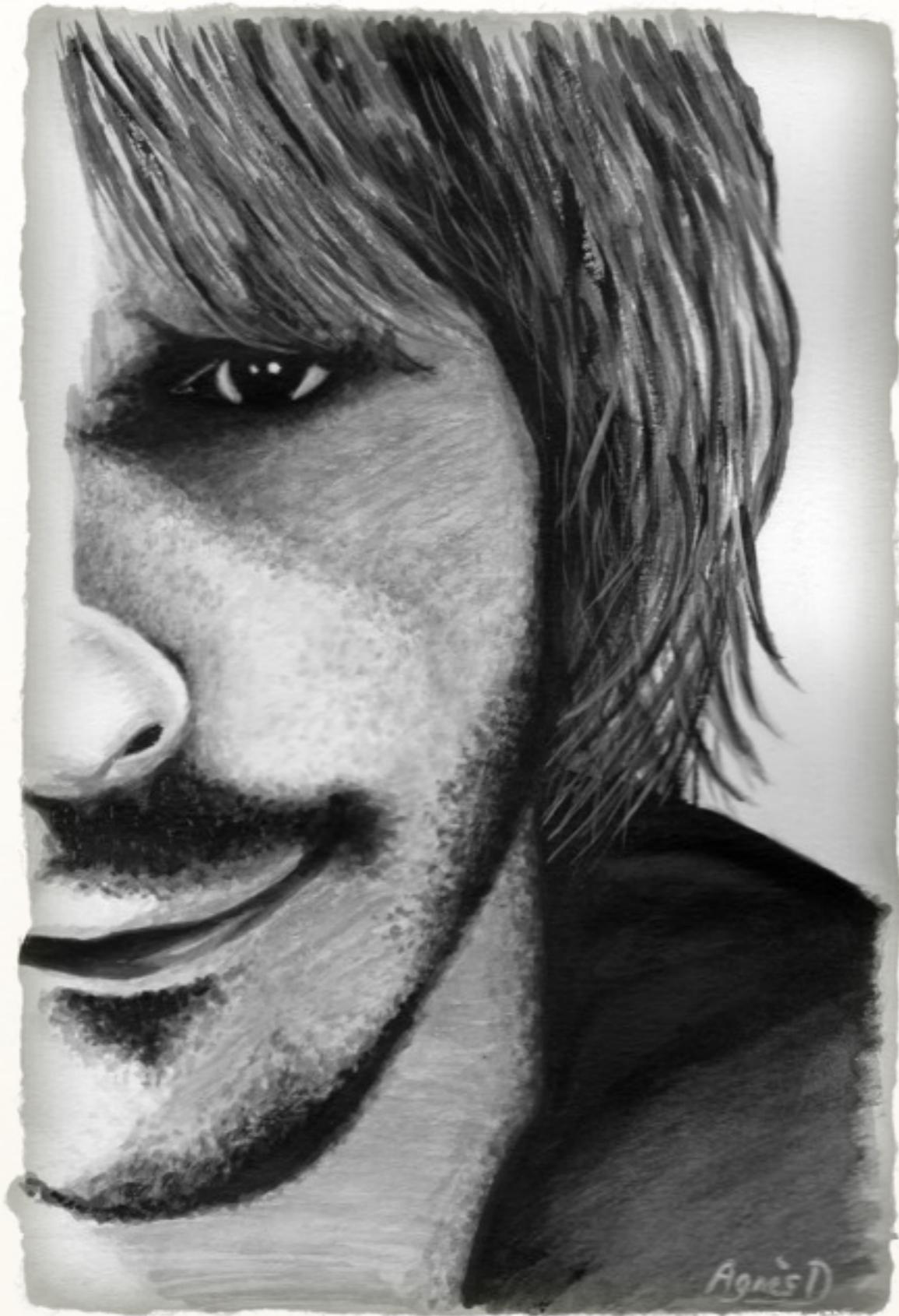
Portfolio

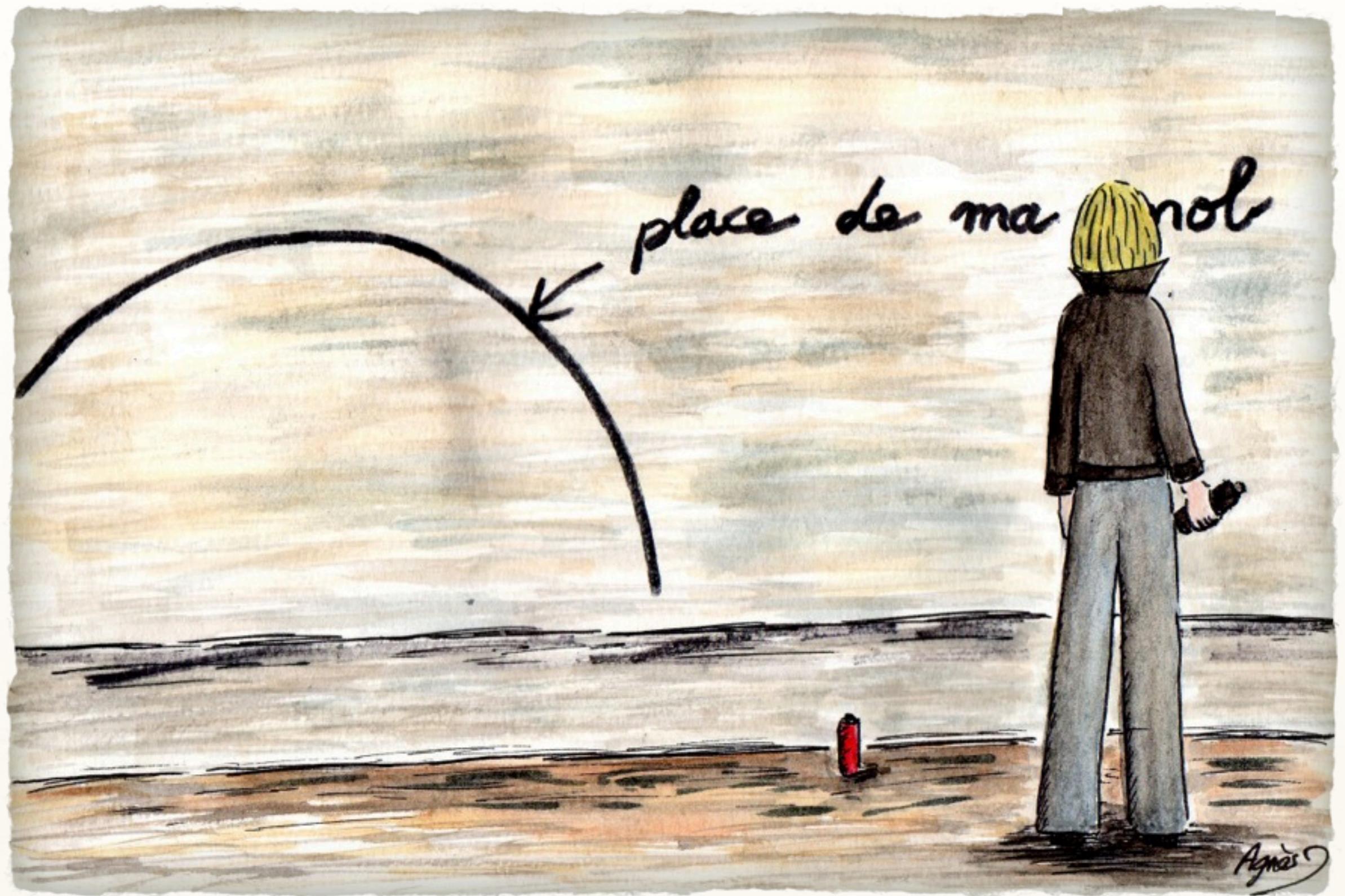
Dessins de Agnès D

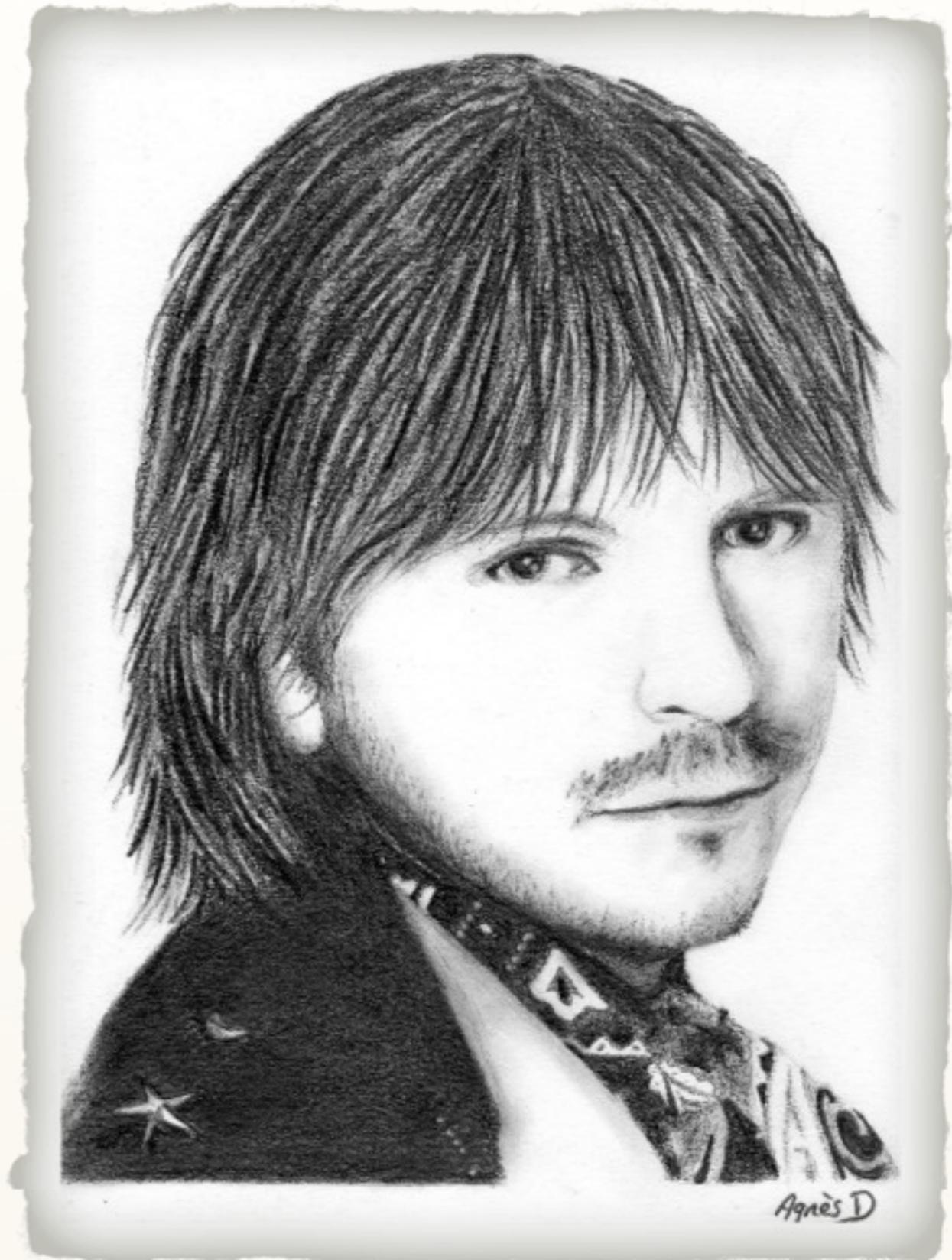
(<https://www.facebook.com/PeintureAgnèsD>)









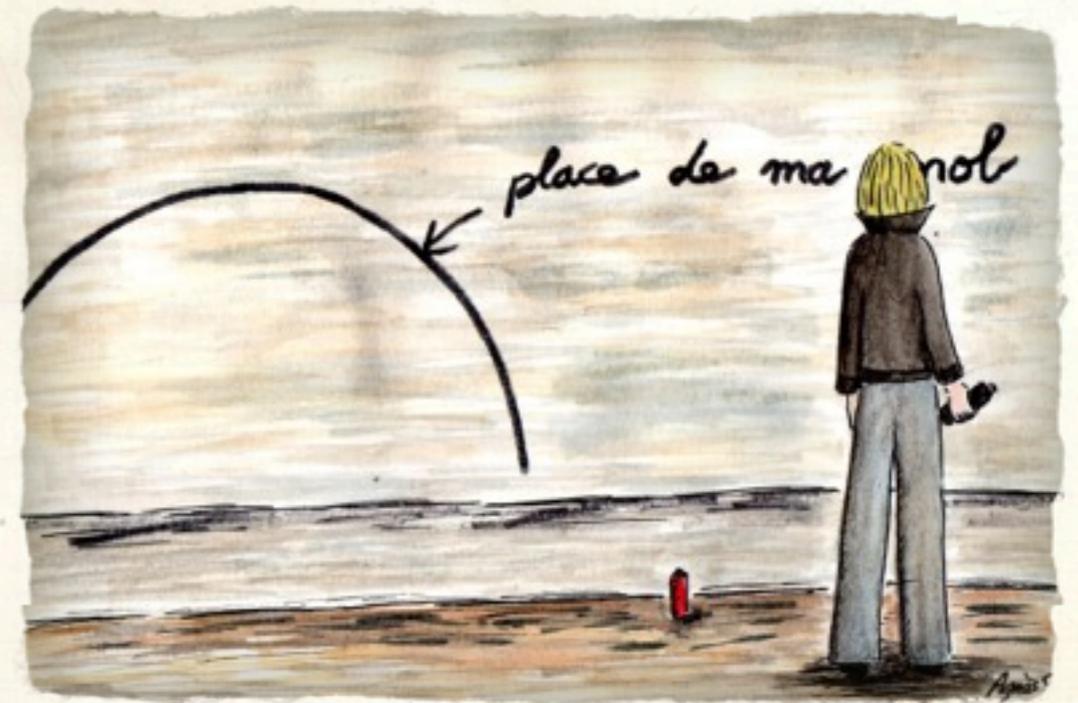


Chapitre 7

L'humour

*« L'humour naît
d'une fragilité, d'un désespoir.
J'aime bien rire et pleurer à la fois,
je n'aime pas le mélo pour le mélo,
le comique pour le comique. »*

H.F. Thiéfaine



Chapitre 7

J'étais en train de manger un couscous à l'ombre du soleil, là où il fait 40° à 50° suivant que le ventilateur est en panne ou pas, quand soudain...

Il faut que je précise également avant toute poursuite du récit que je transpirais pas mal et que mon auréole ce jour là se trouvait plutôt en dessous de mes bras, descendue sans doute par peur d'attraper une insolation, c'est à ce moment que...

Mais ça sentait pas trop, sauf si on colle son nez dessus, ce que j'ai demandé à ma voisine qui après avoir pris une brise dans les narines m'a fait une horrible grimace, la même que lorsque je respire son parfum, peut-être bien du « *Coucou fais-moi peur* ».

Après nous être rendu nos grimaces comme la bienséance l'exige c'est là que... j'ai croqué un raisin sec. Qui n'est plus vraiment sec, car une fois au milieu des grains d'semoule, sa peau toute fripée se bombe pour se faire plus gros que mon beauf.

Je me suis dit c'est ça l'humour... Pas tellement par l'apparence mais par l'effet produit, ça vous envoie une petite vague sucrée sur les papilles qui retirent leurs bouées rien que pour boire la tasse.

Un peu légère comme comparaison, je vous l'accorde, mais tout de même appétissante.

Il y a donc plein de raisins secs dans les chansons de Renaud, j'ai pas dit que son oeuvre était un clafoutis, mais l'humour est présent d'un bout à l'autre. Il l'a dit lui même à une émission de télévision : « *J'essaie de faire rire les gens mais c'est pas toujours facile !* ».

Mais d'abord pourquoi vouloir faire rire ? Quel rôle joue l'humour ? Il est vrai que c'est d'abord un état d'esprit, une option de la vie. On peut très bien aussi dénoncer la misère à la manière d'un *Gérard Manset*... Choix stylistique ?

Cela me fait penser aux deux artères principales dont parle *René Fallet* à propos de son oeuvre : la veine whisky où coulerait le sang noir des amours mortes et la veine beaujolais qui arrose la vie de milles sourires rosés. On pourrait peu ou prou retrouver ces deux veines également dans l'oeuvre de Renaud. La veine bière qu'on consomme avec les amis et la veine Ricard pour noyer les idées noires dans un bain jaune.

Puisqu'il se frotte ou s'écorche à la réalité du monde, puisque son oeil se pose aussi bien sur les fleurs que sur les tombes, il faut bien pour re-décoller lorsqu'il n'y a plus de courant ascendant, de chaleur humaine, une autre force qui vienne le tirer de là comme un treuil : ça sera l'humour. L'humour comme un anti-dote ou un contrepoison à la bêtise du monde.

Mais l'humour a bien d'autres rôles, d'autres atouts, ce n'est pas pour rien si *Charlie-Hebdo* l'utilise en permanence. C'est une arme-pacifique. Et puisque je viens de parler de Charlie-Hebdo, je donne la parole à Monsieur Cavanna : « *L'humour ne doit pas être autre chose qu'un coup de poing dans la gueule !* ». Cette vision explique que Renaud l'utilise tant puisque :

*« J'veux qu'mes chansons soient des caresses
ou bien des poings dans la gueule.
A qui qu'ce soit que je m'agresse,
j'veux vous remuer dans vos fauteuils. »
('Où c'est qu'j'ai mis mon flingue ?')*

Et oui le rire agresse, car rire de quelqu'un c'est lui retirer son autorité, c'est désacraliser, c'est faire descendre de leurs « pieds d'estale » les dieux recouverts d'encens, c'est faire tomber les masques.

*« Eh ! ton Bon Dieu il est mort
Avec Jésus sur la croix.
Ils l'ont crucifié avec trois punaises,
Et pi y s'est barré ! »
('Pourquoi d'abord')*

C'est vrai que dans cette chanson on se rapproche du blasphème mais les punaises empêchent d'y tomber totalement.

Car l'humour est le seul moyen d'exprimer sa colère sans la haine.

Lorsque dans 'Chanson dégueulasse' il parle de Le Pen, c'est à travers une comparaison olfactive des plus subtiles : « *Y r'foutait du goulot comme si d'puis toujours l'avait embrassé les idées d'Le Pen* » La colère, la révolte, oui ! La haine jamais car elle nous conduirait à devenir ceux que nous haïssons. C'est le conseil qu'il donne dans la chanson 'Petite' dans le même album 'Putain de Camion' : « *Garde-moi ton amour/Garde-toi de la haine* ».

Chapitre 8

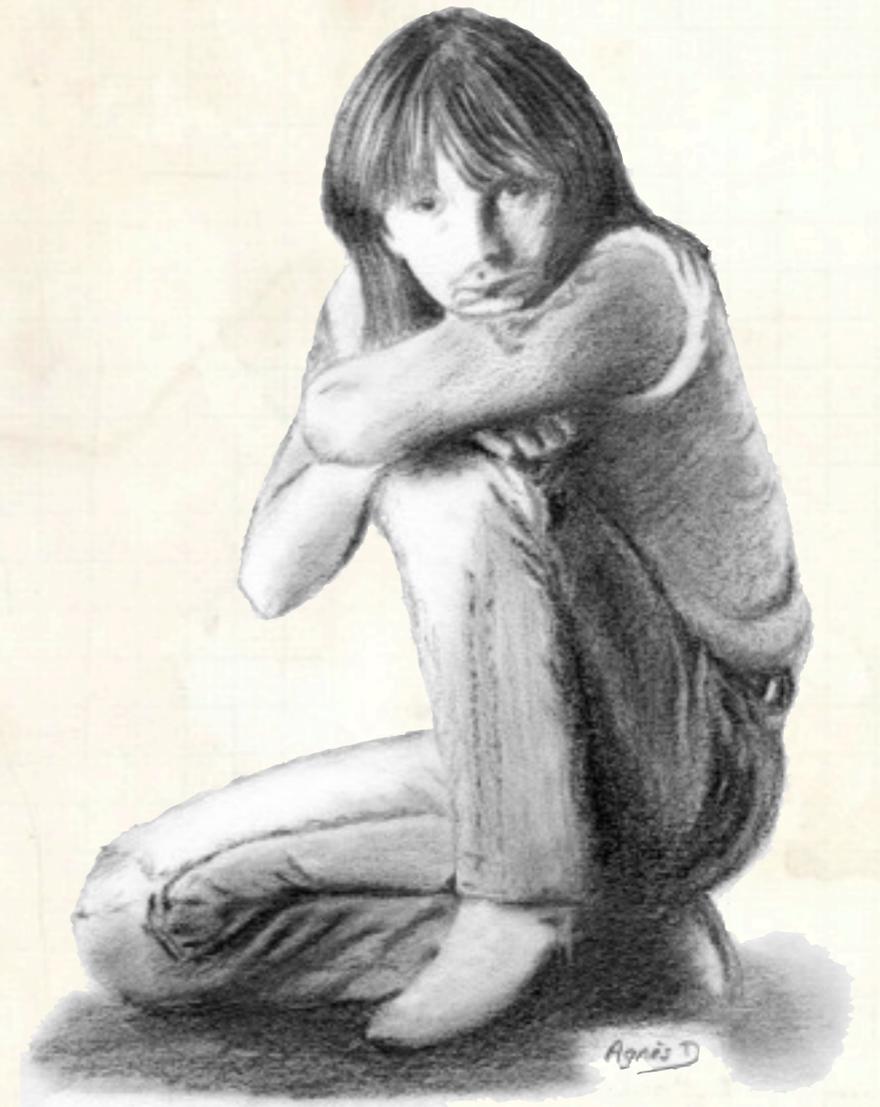
La Nostalgie De L'enfance

*« J'ajoute que les recoins sont rabotés.
On ne peut plus admirer l'attitude virile
d'un homme pissant gracieusement
le long d'un mur.*

*Faut-il pour autant déclarer qu'hier
tout était beau et qu'aujourd'hui :*

'Circulez, y'a rien à voir' ? »

Robert Doisneau, 'A l'imparfait de l'objectif'



Chapitre 8

A m'asseoir sur un banc cinq minutes avec moi à contempler les statues, cette humanité figée qui se gèle le cul et que la nature, dans sa grande bonté, recouvre de mousse un peu plus chaque année ; à regarder aussi ces arbres immenses et majestueux, piliers végétaux de l'architecture du monde ; à mater ces couples d'amoureux qui marchent lentement comme le bonheur se traîne afin d'éviter les pièges que la vie dépose ça et là ; je réalise que cette phrase est trop longue et le pourquoi du « Ah » dans 'Mistral Gagnant', soupir qui étale de son souffle trois petits points derrière lui...

Pour tout vous avouer, puisqu'on ne se cache rien, à l'écoute, je pensais qu'il s'agissait d'un 'a' avec accent grave, vu que c'est pas le verbe avoir, vu qu'on peut pas dire « Avait m'asseoir ». Oui mais voilà, c'est un 'a' avec un 'h', non pas aspiré mais soupiré. Or le soupir est le signe d'un manque ou d'une absence. Absence de Lolita lorsqu'il s'en va enregistrer son album 'Mistral Gagnant' aux U.S.A. Il devient fantôme dont la blancheur du drap n'a même plus d'éclat puisque « la lumière de sa vie » est loin. Traînant son boulet dans ce L.A. sans ange, « par une fin d'après-midi morose », en une heure, il écrit cette chanson que la raison n'a pas le temps de corriger, pure et éternelle, le plus beau diamant qu'il puisse

offrir à celle qu'il aime peut-être pas « à s'en taillader les veines » mais presque :

*« Ah m'asseoir sur un banc
cinq minutes avec toi
regarder le soleil
qui s'en va »*

Ce soleil qui s'en va c'est la vie qui s'échappe, qui blesse tout ce qui est bleu, le ciel, les yeux, nos p'tits cœurs.

La nuit va tomber sur les statues, les arbres, les amoureux, ces éléments qui freinent le temps, qui lui font barrage, qui veulent le décourager, l'obliger à faire naufrage. Ici, loin du vacarme de la ville, on peut sortir du tourbillon quotidien, enfin prendre une pause et du recul. Une pause pour pouvoir parler à sa fille. De quoi ? Ben du passé bien sûr. Du recul pour regarder les gens vivre. Et puis se dire surtout que l'on s'aime, amour qui transporte lui aussi hors des frontières du temps et de l'espace et fait devenir un observateur morose de ce monde sinistre.

Dès lors qu'importe que ce soit cinq minutes, elles s'étendent, s'étalent pour devenir une éternité.

Cet endroit se devait d'être intemporel car « *le temps est assassin* », destructeur, il nous conduit inévitablement au temps des noyaux :

*« Et des bulldozers
Et des vrais salauds*

En costumes clairs
Quelques sous-ministre
A attaché-case
Et mine sinistre
L'âme versaillaise
Décrète trop vieux
Tout ce quartier-là
Y foutra le feu
Si l'vieux s'en va pas »
(‘Rouge-gorge’)

Les murs sont maintenant gris et sans rides, il n’y a plus que le rire de Lolita pour « lézarder les murs », pour leur rendre le parfum de la poésie.

Renaud pour autant ne veut pas retourner à l’âge de pierre ou de paul, il ne veut pas de belles pelouses, des petits moutons qui attireraient le petit prince de Mesdeux. Non ! Ce qu’il voudrait c’est simplement retrouver le Paris de ses douze ans.

Dans son premier album, alors qu’il n’a que vingt-deux ans, il essaye encore de se rassurer, de se dire que tout n’est pas perdu, de consoler aussi un peu, beaucoup, les gavroches : « *Le temps n’a pas tout démoli, / les rues sont pleines de chansons, / les murs ne sont pas toujours gris.* ». Mais les années passent, le changement devient trop important pour garder cet optimisme.

Mistral gagnant en 1985 marque le début de ce regard vers le passé, dès lors tous les albums qui suivront porteront en eux au moins une chanson pour dénoncer ce présent et surtout ce futur qui s’annonce triste pour nos enfants.

Dans ‘Putain de Camion’, la chanson ‘Rouge-gorge’ illustre l’agonie de Paris tout en étant à la fois un hommage (de son vivant) à Robert Doisneau qui préserve lui aussi la mémoire, derniers vestiges du bon vieux-temps (En vieillissant le temps se bonifie, comme le vin, il n’est alors plus haïssable.).

En 1991, il enchaîne avec ‘Les dimanche à la con’ (*Marchand de Cailloux*) qui est une chanson purement nostalgique, il passe aux aveux :

« Mais la nostalgie eu sais
Autour de quarante balais
Quand ça t’chope
Ça t’donne envie d’t’r’tourner
Sur toutes ces journées ratées
Sans tes potes
Ça t’donne envie d’retrouver
Et des billes et tes cahiers
Et ta gomme »

Gomme qui une fois retrouvée effacerait d’un coup les années qui se sont écoulées à la recherche, qui mettrait fin à la

nostalgie : cette volonté de retourner en arrière et dont l'impossibilité fait naître la douleur.

Dans le dernier album, c'est 'Le sirop de la rue' qui fait suite à la chaîne dont nous venons de donner les principaux maillons. Cette chanson sans refrain est construite de façon binaire, avec deux types de couplets. L'un évoque l'enfance pendant les vacances, l'autre (mis en gras dans la pochette) est un constat à la façon de 'Rouge-gorge' :

*« Aujourd'hui t'as qu'une
Symphonie d'4x4
Qui vont dans les dunes
Comme à Ouarzazate
Le son des tocards
Réchappé hélas
Du Paris-Dakar
Du rallye d'l'Atlas »*

Le temps n'est pas que destructeur, il est aussi, et je dirai surtout assassin. Il nous fait sortir de l'enfance, il « *emporte avec lui / Les rires des enfants* ». Et ça, c'est impardonnable ! Car si Renaud ne croit pas en un paradis céleste, il croit par contre en ce jardin d'Eden qu'est le cœur d'un enfant. Il sait aussi « *Qu'après l'enfance c'est / Quasiment fini* ».

Il va donc tout faire pour retrouver ce paradis vert, où les objets, suivant la volonté de notre imagination, se transfor-

ment : « *Et ma canne à pêche / C'tait un bazooka* », où on ignore ce qu'est la mort « *On avait dix ans / Pis on ignorait / Qu'un jour on s'rait grands / Pis qu'on mourirait* ».

Ah la mort, cette fille aînée du temps que l'on redoute tout en faisant le fanfaron devant elle. Cette mort qui un peu plus tard, par manque d'inspiration ou par ennui viendra peindre nos cheveux d'un blanc cassant. Elle dépose sa carte de visite, plus possible de l'ignorer, on sait qu'elle reviendra, que pour l'instant elle « *se fait les dents / Avant d'attaquer à la baïonnette* » ('Cheveux blanc').

Mais l'enfance c'est aussi et encore ce moment où les filles ne sont qu'un jeu, où l'on se fout d'être moche, c'est l'insouciance d'un bonheur autonome et printanier.

Pourquoi suis-je donc entrain d'essayer de définir l'enfance, comme si toi ami lecteur, ou lectrice (Que je bise au passage. Précision importante : J'ai bien dit que je bise... et non... mais vous aviez compris !) tu ne l'avais jamais connue. Seuls les adultes – les vrais – oublient la trace des limaces, l'escargot randonneur et la poussière des rues qui salissait toujours nos habits tout propres. Ce sont les mêmes qui ont revendu leurs rêves aux marchés aux puces pour s'acheter un magnétoscope. Ceux-là ont à jamais perdu leur unique trésor, ce sirop de la rue qui coule encore parfois au fond de nos gorges.

L'enfance est également un refuge, un lieu salvateur. La nostalgie apparaît à un moment de sa vie où il est désillusionné, écœuré. L'avenir apparaît comme un lieu de désolation, même pas un terrain vague, mais plutôt un désert de sentiment où pousseraient les cages à béton, « *où la plus évoluée par-*

mi les créatures / a inventé la haine, le racisme et la guerre / et le pouvoir maudit qui corrompt les plus purs / et amène le sage à cracher sur son frère » (‘ Fatigué’). C’est le No Future. Bien plus que le lieu, ce sont les habitants qui en font un *no man’s land*.

Puisqu’on ne peut plus avancer, on fait demi-tour, retour à l’enfance, repli sur soi-même, position du fœtus dans le sein de sa mère : on suce son pouce. La première façon de se rapprocher de l’enfance sera donc par les actes. Renaud va « *sauter dans les flaques* », « *filer des coups d’ pied* » aux pigeons, mais ce sera « *pour de faux* ». Voilà le principal moyen du retour à l’enfance, ce « *pour de faux* », expression purement enfantine, qu’un adolescent n’oserait plus employer. Le langage sera cette machine à remonter le temps, un pont qui permettra d’aller se promener sur l’autre rive, dans ce jardin merveilleux. Mais il ne s’agit que d’une permission, d’une parenthèse qui se fermera toujours trop tôt...

Dans ce pays féérique, n’est pas voyageur qui veut, les billets ne s’achètent pas, on les donne aux génies. Baudelaire affirme : « *Le génie est l’enfance retrouvée à volonté* ». Georges-Emmanuel Clancier dans ‘*La poésie et ses environs*’ dit ceci : « *Le poète est cet enfant, cet homme qui plonge dans sa nuit intérieure, y redevient pareil à l’enfant qu’il a été, naïf, émerveillé, à peine encore séparé du monde et de ses mystères, et il tente cette aventure spirituelle pour dérober, au cœur de la nuit (là où la raison avoue son impuissance, là où règnent les secrets des rêves), sinon le feu total de la connaissance, du moins des fragments, des étincelles de ce foyer, de ce cœur ardent de la vie.* »

En chemin, passant sur le pont, il s’arrêtera souvent pour regarder dériver, sans voile ni moteur, le visage d’un enfant qui hameçonne d’un regard profond les truites et les vandoises.

Il a trempé ce même regard dans l’eau bleutée de son encrier pour écrire ce livre destiné aux enfants, mais que je conseille à tous : ‘*La petite vague qui avait le mal de mer*’. Ecriture imaginaire particulier, parfois naïf et merveilleux, beau et fantastique. Ce récit a d’ailleurs été mis en musique et figure parmi ‘les introuvables’ sur l’intégrale.

Pas mort donc cet enfant qui vivait en lui, comme il voudrait nous le faire croire dans ‘Morts les enfants’. N’a-t-il pas déclaré « *Dans ma tête, j’suis pas un homme / dans ma tête, j’ai quatorze ans* ».

Pour revenir à ‘Mistral Gagnant’, si l’écriture permet de retrouver l’enfance, elle permet aussi de rapprocher, d’effacer les distances. Pendant l’heure - et oui une heure seulement ! - qu’il a mis pour tailler ce diamant, Lolita était sans doute à ses côtés, laissant son ombre dans ce parc au milieu de cette cité des anges...

Chapitre 9

Un Maître Chanteur



Chapitre 9

Alors bon c'est quoi c'est quoi un chanteur ? C'est une sorte de caméléon qui écrit à l'ombre de sa maison ou dans l'obscurité d'un bistrot, se fond dans le décors en imitant les craquelures d'une banquette en simili sky... C'est aussi ces moments de solitude, d'angoisse devant l'écran vide d'un *Power-Book*. Cigarette à la main, dictionnaire de rimes posé sur la table à côté du cendrier, regard perdu dans ce vide rempli d'un brouhaha et d'une agitation si étrangère à ce moment-là. On essaie d'écrire quelques mots, quelques lignes, une histoire, une chanson...

Puis vient le moment d'habiller ces mots avec des notes, une mélodie. Retrouver les musiciens. Le caméléon change de couleur, se fait plus sociable mais aussi intraitable lorsqu'il s'agit de faire des choix. C'est le temps des studios, la mousson des prises de sons, du mixage. Et puis un jour c'est dans la boîte !

Finie l'aventure ? Bien au contraire. Commence alors la tournée qui égraine son lot de concerts. C'est la rencontre avec le public, SON public. Alors on angoisse sans vraiment savoir pourquoi, comme à un premier rendez vous. On épie

en douce avant l'entrée sur scène. On fume un peu, beaucoup, sans doute trop. Et l'on monte sur scène face à des milliers de gens chanter ces mots qu'on avait écrits dans la solitude ouatée d'un lundi après-midi. Pleine lumière...

Renaud aime aller à la rencontre de son public et s'émerveille toujours de cette indéfectible fidélité. Pour cacher son trac et aussi parce qu'il est heureux d'être content, il nous parle, il instaure un dialogue, une conversation. Dialogue entre lui et son public, mais aussi avec les personnages de ses chansons, comme dans 'P'tites conne' :

*« Tu m'excus'ras, mignonne
d'avoir pas pu marcher
derrière les couronnes
de tes amis branchés. »*

Il parle avec l'au-delà. Car la mort n'est pas infranchissable, tout au plus est-elle un obstacle.

Avec la même facilité, il communique avec l'avant-vie, avec cet enfant qu'il appelle alors Pierrot, mais qui *e dans l'a* s'appellera Lolita.

On rêve, on trêve avec la réalité... On établit des tranchées dans ce champ des possibles, on s'offre des parenthèses enchantées : on s'imagine papa et que l'on tombe enceinte. Dans ces moments on est tous un peu hippocampe :

*« Depuis l'temps que j'te rêve
depuis l'temps que j't'invente,
ne pas te voir, j'en crève,
mais j'te sens dans mon ventre. »*

Dans ses chansons, il dialogue souvent avec ces personnages d'encre et de papier. Ces entretiens imaginés donnent corps et vie à l'histoire. Mais pas toujours facile lorsqu'on est seul derrière le micro de rendre cet échange réaliste. Alors on a recourt à des artifices comme dans 'La blanche' où cette phrase trahit bien la présence d'un échange : *« T'as p't'être raison j'te parle comme un vieux con »*. Cela peut être aussi le jeu du: J'lui dit/ Ell'm'dit qu'on retrouve dans 'Socialiste' mais aussi dans 'Tu vas au bal'.

Ce dialogue prendra vraiment corps dans 'Pourquoi d'abord ?', l'une des rares chansons françaises (à vrai dire, je ne connais que celle-là...) où deux voix, différentes à l'audition, sont assurées par un même interprète :

*« -Dis-moi Renaud, d'abord, pourquoi
T'as un blouson noir ?
Dis-moi , d'abord, est-ce que c'est vrai
Que t'es un loubard ?

Un blouson noir moi je trouve ça beau
Et puis ça m'tient chaud,*

*Et puis j'vais t'dire un truc, mon gars,
ça fait peur aux bourgeois ! »*

Renaud apparait très vite comme un maître chanteur, car même lorsqu'il y a un dialogue entre lui et son personnage, le public ne se sent jamais exclu, le spectateur devient acteur. Car Renaud ne chante pas *pour* mais *avec*, il ouvre au gré de ses chansons comme un album photos, comme une intimité qu'il dévoile et partage et tout cela avec pudeur. Subtile mélange, équilibre ou alchimie de magicien. Talent. Génie. A vous de voir...

Si l'on essayait de comprendre la raison de cette implication, on pourrait trouver le recourt à des thèmes personnels, douloureux ou nostalgique : 'Petite fille des sombres rues', 'Adieu Minette', 'La blanche', 'C'est pas du pipeau'. Chacun pouvant s'y retrouver, s'identifier.

Non seulement Renaud se chante mais se fait chanter. Et c'est sa fille qui sert toujours d'interprète, du point de vue narratologique bien sûr. C'est ce qu'on retrouve dans 'Mon amoureux'.

*« T'en fais pas Papa, mon amoureux tu l'aim'ras
Il écoute que Brassens et toi
C'est pas un premier de la classe
Il est 'achement plus beau
On dirait toi sur tes vieilles photos »*

Rien ne nous indique explicitement que celle qui parle est Lolita. Ni que ce ‘papa’ ou ‘toi’ est Renaud. Cette relation est pourtant implicite chez l’auditeur. En effet, la description que fait la fille de l’amoureux idéal ressemble étrangement aux goûts de notre chanteur préféré, que ce soit les goûts artistiques : Brassens, René Fallet, ou politique : Che Guevara ou encore ses passions comme par exemple la pêche à la mouche. Le public de Renaud connaît aussi bien ses chansons que l’homme. En se mettant ainsi en scène, il nous fait entrer dans son cercle privé ce qui le rend encore plus attachant.

‘Mon amoureux’ n’est qu’une récidive. Il avait déjà fait chanter sa fille dans ‘Marchand de cailloux’ où elle l’avait pourtant mis en garde :

« Dis, papa, quand c’est qui passe

Le marchand d’cailloux

J’en voudrais dans mes godasses

A la place des joujoux

Mais p’têt’ que sur ta guitare

J’en jett’rai aussi

Si tu t’sers de moi, trouillard

Pour chanter tes conn’ries »

On retrouve toujours ce ‘papa’. Car sa fille ne parle qu’à lui, interlocuteur privilégié et unique. On peut y voir le signe d’un amour débordant et peut être parfois possessif. Car si

l’amoureux est envisagé - ce qui est déjà énorme - ce n’est que pour quelques jours :

« T’en fais pas, tu l’aim’ras

Pendant au moins

Une semaine ou un mois comme moi. »

On peut y voir également une affabulation de ma part mais je pense qu’il aimerait au fond voir derrière la vitrine de ses yeux.

Renaud manie la narration comme peu de chanteur savent le faire. Il nous parle de lui, se met en chanson et nous invite à partager ces événements familiaux sans jamais tombé dans l’exhibitionnisme. Il arrive à peindre des histoires en quelques mots, des mots de bistrot, des mots de la rue, avec une sagacité et une acuité telle qu’elles en deviennent limpides et nous touchent. Peut-être parce qu’elles nous sont destinées.

Chapitre 10

Comme Une Chanson À La Poste



Chapitre 10

Renaud écrit des lettres et pas uniquement lorsqu'il est déserteur :

*« Monsieur le Président
Je vous fais une bafouille
Que vous lirez sûr'ment
Si vous avez des couilles. »*

Sur chacune de ses chansons, il met le nom du destinataire à qui il s'adresse ou s'agresse. Regardons de plus près quelques pochettes : 'Camarade bourgeois', 'Greta', 'Le gringalet', 'Ma gonzesse', 'La teigne', 'Manu', 'La mère à Titi', 'Tonton' (Et là, pas de timbre, c'est gratuit !), 'P'tit voleur', etc.

Au cas où l'on n'aurait pas remarqué et pour être sûr que le courrier arrive à destination, il précise : 'Chanson pour Pierrot' !

La liste n'est pas complète et les titres du dernier album me font mentir un peu, bien que je reparlerai de cette abstraction progressive qui apparaît au cours de sa carrière.

Mais revenons à nos premières chansons, celles du début de carrière de Renaud et qui n'ont pas encore cette patine, prestige de l'âge, mais où l'on retrouve déjà toutes les fondations sur lesquelles, avec le temps et la pratique, va se bâtir son œuvre.

Renaud est un chanteur dit « à textes », c'est-à-dire qu'il a opté pour la chanson afin de faire passer des idées, des convictions. Le but final n'étant pas de chanter mais bien de faire passer un message. Et il est vrai que, par rapport à d'autres formes d'expression artistique, la chanson est sans doute la plus apte à toucher un large public. Ainsi, il adopte un style très direct, comme pour dire « Eh ! Ecoute ce qu'j'veis t'dire ! ». Comme pour dire ? Ben, non ! Il le dit carrément :

*« Ecoutez ça, les aminches
les escarpes et les marlous,
c'est l'histoire d'un drôle de grinche,
tronche d'amour, gueule de voyou. »
(‘Gueule d'aminche’)*

Votre esprit subtil aura remarqué que l'on retrouve dans ce préambule les destinataires. Toujours dans le même ordre d'idée : « *Ecoutez-moi, vous les ringards, / écologiste du sam'di soir,* » ('Amoureux de Paname'). Tout cela facilite la réception du

message et nous met dans une situation d'écoute, comme le faisaient les chanteurs des rues qui colportaient des histoires de village en village.

*« J'ai bien du mal à les chanter,
telle ment qu'elles sont tristes mes histoires,
mais celle que j'avais vous raconter,
elle fait même pleurer ma guitare. »*
(*'La java sans joie'*)

Ce qui est amusant, c'est le nombre de fois où il précise qu'il chante. Que ce soit dans 'Société, tu m'auras pas' avec « *J'ai chanté dix fois, cent fois,* » ou bien dans 'Le gringalet' : « *y méritait bien / cette chansonnette* » ou encore dans 'La java sans joie' : « *Moi j'aime bien chanter la racaille* ». Aurait-il un doute ? Peut-être, mais ce qui compte au final c'est qu'il se mette ainsi en scène, que sa vie (de chanteur) entre dans ses chansons et réciproquement. Système des vases communicants.

Sans doute n'a-t-il pas cherché, ni même calculé ce que je viens de dire, c'est dans sa nature et son rapport à la chanson. C'est aussi l'une des raisons qui va expliquer que son écriture va évoluer. En effet, comme il chante ce qu'il ressent avec une indéfectible sincérité, les mots d'aujourd'hui ne seront sans doute pas ceux de demain. Les maux non plus d'ailleurs. C'est pourquoi je suis un peu énervé par la colère lorsque j'entends : « *Les dernières chansons de Renaud ça vaut pas Hexagone ni la Tire à Dédé ! Tu trouves pas qu'il a trahit ?* ». Heu...

Non je trouve pas. Trahit quoi et qui ? Qu'est-ce que tu voudrais qu'il te chante, on lui reproche de ne plus s'exprimer comme il y a dix ans ou vingt ans. Et si demain il venait à chanter une chanson du style 'Camarade Bourgeois', ce serait les premiers à gueuler qu'il fait ça pour le fric...

Renaud est un véritable facteur de cœur, artiste qui cherche, qui doute, qui s'interroge sur ses contemporains, sur ce monde qui tourne pas toujours très rond... Il évolue avec son âge, sa vie, son entourage. Et puis comme l'a si joliment dit Simone de Beauvoir : « *Il faut changer souvent pour rester le même.* ». Et toc !

Chapitre 11

Ecoute... C'est Le Soleil Qui M'appelle

« Qui regarde le soleil hein ?

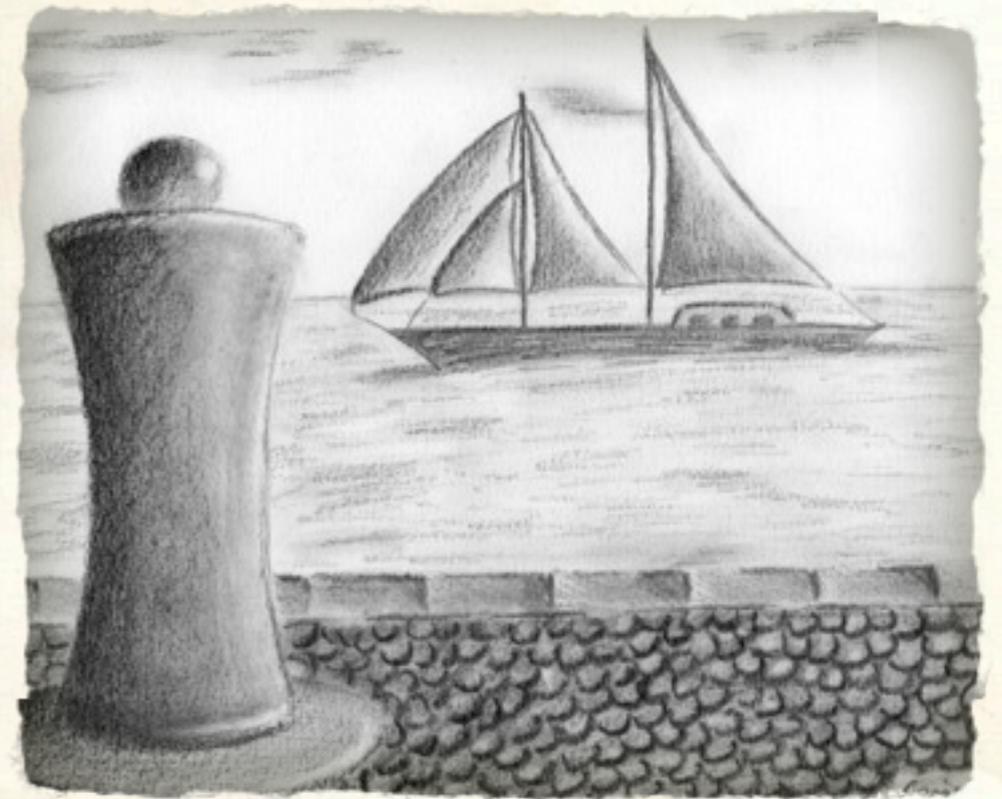
Qui regarde le soleil ?

Personne ne regarde plus le soleil.

Les hommes sont devenus ce qu'ils sont devenus

Des hommes intelligents... »

Jacques Prévert, 'Fleurs et couronnes', Paroles



Chapitre 11

Soyons heureux mes amis, le ciel porte les oiseaux. A moins que ce ne soit eux qui portent le ciel. Et lorsqu'ils regagnent leur nid, le jour s'affale de tout son long, laissant la voûte céleste nous montrer sa lune...

Allez donc surprendre un moineau rapace pendant son sommeil et dites-moi si vous y voyez des traces du jour.. Oui, soyons heureux mes amis, la vie est aussi belle que nos mères, la terre n'est pas si basse lorsqu'on s'y couche pour s'y reposer.

Je suis heureux ! Et vous savez pourquoi ? Parce que :

*« Moi j'aime le soleil
tout autant que la pluie
et quand je me réveille
et que je suis en vie
c'est tout ce qui m'importe,
bien plus que le bonheur
qui est affaire de médiocres
et qui use le cœur... »
('P'tit conne')*

Voilà, il a répondu à ma place. Mais je ne lui en veux pas, vu que c'est quand même son livre.

Ce matin donc, je me suis réveillé, les yeux pleins de sommeil, et de rêves aussi. Dès qu'ils ont eu fini de bâiller, je leur ai mis sous le nez (les yeux ont-ils des nez ?) *Symphonie-Grabuge* de Jean Vautrin. Puis je suis parti arracher les pommes de terre avant de boire quelques chopines. C'est alors que je me suis souvenu que je devais finir ce livre. Or, cela faisait déjà quelques jours que je n'avais rien écrit. Paresse. Chaleur. Manque d'inspiration ? Allez savoir ! J'ai donc commencé ce chapitre sans savoir où j'allais. Maintenant je le sais, je me dirige vers la lumière, j'ai senti son parfum.

Renaud n'est « *pas de ceux que chasse la lumière* », il a « *besoin de soleil / et d'horizon moins gris* » ('Petite fille des sombres rues'). Dans l'obscurité son regard se perd. Doisneau de la chanson, il a besoin tout comme lui de lumière, de ce soleil. La nuit il utilise un flash pour photographier les fleurs du béton, son flash n'est autre qu'une chanson :

*« J'ai composé cette chanson
pour éclairer leurs sombres nuits. »
('Ecoutez-moi, les gavroches')*

Pas celui qui aveugle, qui fait les yeux tout rouges. Une étoile plutôt. Une invitation à chercher cette lumière sur les pavés luisants des ruelles et qui fait que « *les murs ne sont pas toujours gris* ».

Mais ce soleil peut parfois se montrer aveuglant, et nous rendre lecteur de *France-soir* :

« *Allongés sous les vagues*
Le soleil dans les yeux
Loin des cris de la plage
Où s'ébattent joyeux
Des enfants dérisoires
Des crétins boutonneux
Des lecteurs de France-soir »
(*Allongés sous les vagues*)

Par contre si monsieur l'astre solaire se trouve dans les yeux de sa femme : il bronze ! Sans que ça pèle vu que la 'Peau aime'. (Je m'améliore pas mais j'aime ça ;-)).

Cette étoile jaune est le symbole de la joie. Car c'est triste « un escalier qui n'a jamais vu l'jour » ('Germaine'). Ainsi, Renaud opposera le gris au jaune, le gris riment souvent avec ennui. Celui d'une vie qui a perdu toute saveur, dont la beauté dépend du rimmel et dont chaque matin ressemble à un soupir :

« *dans c'pauv'monde tout gris*
dans cette pauv'vie sans vie
Elle s'ennuie
Mimi... »

(*Mimi l'ennui*)

Ennui aussi d'une quotidienneté qui n'attend plus rien, qui engrange les jours comme des rides, comme des déchets dans une poubelle avec un automatisme sans but et sans mobile.

Même la banlieue rouge est grise, c'est vous dire ! Imaginez un rouge-gorge avec un plastron gris ! Le bleu du ciel aussi peut devenir sombre quand sur un autre continent, les gens meurent d'une maladie dont aucun savant ne cherche de vaccin ou d'antidote puisqu'il s'agit de la faim...

« *Malgré toutes nos richesses*
Leur soleil nous fait de l'ombre »
(*Ethiopie*)

Le soleil qui fait de l'ombre... Comme un paradoxe pourtant si réel qu'on en accepterait la réalité.

Drôle de météorologie intérieure, sans prévision, sans photo satellite, sans Gilo-pétre, soumise aux aléas de la vie. Qu'on appelle parfois putain, lorsqu'un ami nous quitte. L'âme change de direction. Le temps se détraque. Plus d'éclaircie :

« *Tu nous laisses avec les chiens*
Avec les méchants, les crétins
Sous un soleil qui brille moins fort et moins loin »
(*Putain d'camion*)

Ce même ami qui a écrit '*Soleil Immonde*'.

S'il s'agit de la pluie, pas celle qu'on a dans la tête, mais bien ces milliers de gouttes d'eau qui viennent picorer votre toit ou écrire sur le sol des lettres que nous ne lisons même pas. Alors là, il aime ! Peut-être, sûrement même, est-il « *chti-mi jusqu'au bout des nuages...* ».

Aimer la pluie et le vent, c'est apprécier la vie pour ce qu'elle est, sans lui chercher des poux dans la tête qu'elle n'a pas. Puisque, c'est bien connu, la vie n'a ni queue ni tête. Et comme dirait Souchon : « *Pas d'chapeau, pas d'braguettes !* ». C'est donc prendre la vie comme elle vient en s'émerveillant de ce qu'elle nous donne. C'est résolument refuser la quête du bonheur, cette chimère, cette carotte qui fait avancer des milliers d'hommes et tomber des millions. C'est se comporter en bon pantagruéliste, « *c'est-à-dire vivre en paix, joye, santé, faisans toujours grand chere* ».

Aurais-je fait le tour du soleil ? Plus rien à dire ?

J'ai parcouru une fois de plus ses chansons pour y retirer la lumière et ses zones d'ombre. Une vision. Une image. Celle d'un homme qui regarde l'aurore comme le plus beau des cadeaux, car quand le « *soleil arrive / [son] amour se réveille* ».

Embrassez les oiseaux pour moi...

Chapitre 12

Les Fins De Chansons



Chapitre 12

Cela fait des années que j'écoute Renaud et je n'avais pas encore remarqué à quel point les fins de ses chansons sont non seulement remarquables mais également l'une des caractéristiques de son art.

C'est en écoutant le dernier album, alors que je buvais une camomille tilleul 1664, que je me suis rendu compte de ce virage à 90° qu'il prend à la fin de la chanson 'Le petit chat est mort' lorsqu'il nous parle du Pape ! Sentant qu'il y avait là de quoi faire un chapitre, et vu que je n'avais plus trop d'idées et que mes tilleuls 1664 commençaient à m'attaquer grave... j'ai approfondi cette étude en la généralisant à l'ensemble des chansons. Car la fin d'une chanson est, n'en doutons pas, quelque chose de capital, c'est la conclusion, l'apothéose, la mousse au-dessus de la bière...

Chez tous les grands auteurs, surtout chez ceux qui racontent des histoires, des tranches de vie, comme par exemple *Brassens*, on remarque un soin particulier pour le dernier couplet. Ils le bichonnent le petit ! Normal, c'est le dernier arôme qu'ils vont nous laisser au fond des oreilles, un arrière-goût de *reviens-y*.

Après avoir trouvé les grands types de fin, j'ai donc essayé de les classer. Bien sûr, cela est impossible et heureusement. Jamais on ne classera les chansons de Renaud comme on stationne les voitures au parking, même sans ticket : elles sont libres et rebelles ! La tentative de classification que vous trouverez à la fin de ce chapitre n'est là que pour vous donner un aperçu, une idée, et vous aider dans l'analyse qui suit.

Vous pouvez écrire des chansons pour draguer les gonzesses ou les mecs, pour cultiver le 'moi-je' ou pour vous faire passer pour un poète moyenâgeux. Ou alors écrire des textes pour raconter des histoires et la plus belle est sans aucun doute : la vie !

La vie est belle car elle ne dure pas, elle est finalement assez courte vue de l'univers et très longue vue d'une éphémère. Les biographies que sont 'Le gringalet', 'La java sans joie', 'Lateigne', 'Mimi l'ennui', 'Oscar', auront donc cette fin inévitable : la mort. Les deux premiers exemples que je viens de citer vont même de la naissance dans le premier couplet à la mort dans le dernier ou l'avant dernier : « mais il était / né à Paname, / [...] / car il est mort de faim », « il est né près des grands boulevards, / [...] / et ils lui ont tranché le cou. ».

Dans certains cas, ce n'est pas véritablement la mort qui est là, mais son désir, juste l'odeur pas encore la présence. Un désir parfois si fort qu'il conduit à la nausée :

*« qu'elle voudrait bien, le soir,
sans déranger son monde,
crever toute seule dans l'ombre,*

pour sortir du brouillard. »

(‘Mimi l’ennui’)

Cela peut paraître trop court trois minutes pour raconter 20 ans, 40 ans, 60 ans et pourquoi pas 100 ans d’existence. Alors il travaille à l’échelle réduite en prenant le jour. La naissance sera alors l’aurore avec toute sa lumière frémissante, cette promesse d’une page non encore écrite, et la mort bien sûr le crépuscule, le règne de la nuit, ce silence moite et glacial comme une lourde paupière qu’on referme.

Alors forcément dans cette vision plus réduite, dans cette extrait de vie qu’est le jour, la tendance à l’épicurisme est forte :

« Et quand je me réveille

Et que je suis en vie.

C’est tout ce qui m’importe »

(‘P’tite conne’)

Dans ces ciels rougeoyants qu’une fin de journée nous offre parfois, il y a un peu de nostalgie. Un peu voir beaucoup. « *Regarder le soleil/qui s’en va* » n’est-ce pas le dernier regard posé sur la vie dans ‘Mistral gagnant’ ? Combat inégal de la vie qui avance et nous fait vieillir et nous éloigne un peu plus chaque jour de l’enfant que nous étions.

Le ‘Rouge-gorge’ illustre de son chant mélancolique cette liaison entre le soir et la mort :

« Chante la mémoire

Que Doisneau préserve

De Paris, le soir

D’avant qu’elle crève

Chante la batarde

Paris-la-soumise

Que Doisneau regarde

Et qui agonise. »

Pas étonnant alors que l’on retrouve dans cette catégorie : ‘Ecoutez-moi les gavroches’, ‘Mistral gagnant’, ‘Rouge-gorge’, ‘Les dimanches à la con’ et aussi l’amertume de ‘P’tit de-j’blues’, de ‘Tonton’.

Un coucher de soleil c’est un peu comme votre enfant qui vous dit au revoir, on sait que quelque chose s’en va, même si demain il a promis d’être là, ça vous fait la douleur d’un adieu.

Et si vous n’écrivez pas pour draguer les gonzesses ça pourrait être pour chanter ce qui vous énerve et ainsi véhiculer dans vos paroles la colère qui vous habite. Dans ce cas-là, la fin prendra l’apparence d’une morale, d’une mise en garde ou d’une conclusion. Renaud a dit lui-même qu’il était compositeur par obligation, auteur par vocation, et chanteur par provocation. Pour lui, l’essentiel c’est de s’exprimer. Il ne

songe pas d'ailleurs à la chanson en premier lorsqu'il écrit cette lettre à son frère le 19 septembre 1972 : « *Dans cette Byzance lointaine où je 'refais ma vie', je m'emmerde autant qu'à Babylone-la-Magnifique où vous croupissez. Ici, les perspectives d'avenir sont quasiment nulles, aucun espoir de réussir dans un quelconque domaine : littérature, poésie, chanson, théâtre.* ».

Pourtant, en mai 68 avec 'Crève salope', il connaîtra son premier succès, puisque cet hymne anticlérical, anti-parental, anti-éducation-nationale sera repris dans les lycées et sur les barricades.

De toute façon, s'il est chanteur, ce sera un chanteur énervant ! Il n'écrit pas pour ses copains mais pour exprimer ses colères, en se gardant de la haine, bien qu'il puisse « être teigneux comme un chien » ('Où c'est qu'j'ai mis mon fligue ?')... Ce qui fait que bon nombre de chansons se terminent par une morale ou du moins une mise en garde. Du « *Demain, prends garde à ta peau, / à ton fric, à ton boulot,* » en passant par le « **MAIS FAITES GAFFE ! J'AI MIS LA MAIN SUR MON FLINGUE !** », pour finir par « Mais un jour le quart monde / Dira aussi 'Basta' », Renaud prévient, Renaud dénonce, Renaud ne gueule pas mais chante sa révolte. C'est plus harmonieux et plus efficace !

La conclusion, à la différence de la morale ou de la mise en garde, apparaît comme la somme de tout ce qui précède. C'est ce qui se trouve en dessous du trait que l'on tirait avec sa règle, qui était en général mordillée, traçant des traits ressemblant plus aux bords des chemins qu'au trait droit et ferme du professeur. Le meilleur exemple est sans doute

'Hexagone', où durant toute la chanson il illustre la vie du français et à la fin conclut par :

*« Etre né sous l'signe de l'hexagone,
on peut pas dire qu'ça soit bandant.*

*Si l'roi des cons perdait son trône,
y'aurait cinquante millions de prétendants »*

C'est donc davantage un constat, un résumé de la situation. De même dans 'Mon beauf', le dernier couplet apparaît comme un con-dancé (La disjonction s'imposait !), surtout lorsqu'il dit « *un beauf à la Cabu* », je crois que tout est dit, pas besoin d'un dessin.

Bon, qu'est-ce que je pourrais bien écrire pour finir cette chanson ? Elle est triste quand même. Si j'finis comme ça, j'vais m'foutre à chialer en plein concert. Faudrait quand même une ouverture, une lueur dans la nuit, un trou dans l'toit, une dent de secours même un peu dégonflée...

Ces questions Renaud doit se les poser, à force de chanter ses révoltes, la mort, la nostalgie, finir sur un rêve comme on pose sa tête sur l'oreiller en y croyant très fort, tellement que tu t'endors, que tu t'dis que demain ta femme sera là nue habillée, mais avec de bons croissants tout chauds qu'elle aura piqués à la boulangerie du coin. Et quand le jour se lève, on y croit encore, et même que l'utopie, ce lieu qui n'existe pas, et bien on s'y allonge les doigts d'pieds en éventail et comme il y a de la place sur ce nulle part, on y invite sa copine :

« *Quand j'en ai marre d'ces braves gens*

*j'fais un saut au huitième
pour construire un moment
avec ma copine Germaine,
un monde rempli d'enfants.*

*Et quand le jour se lève
on s'quitte en y croyant,
c'est vous dire si on rêve ! »*

(‘Germaine’)

A bien y réfléchir, si tout le monde partageait l'utopie, elle cesserait d'être pour devenir une réalité commune. Et ben ouais ! C'est pas moi qui en 68 marquait sur les murs « Soyons réalistes, demandons l'impossible ! ». J'étais même pas né d'abord !

Mais ce qui caractérise le plus Renaud, ce sont ses fins inattendues, ses dérapages contrôlés qui immanquablement nous font rire et sourire. Il y a d'abord les chansons courtes et suffisantes :

*« Et dire que chaque fois que nous votions pour eux
Nous faisons taire en nous ce cri : ‘Ni dieu ni maître !’
Dont ils rient aujourd'hui puisqu'ils se sont fait dieux
Et qu'une fois de plus nous nous sommes fait mettre »*

(‘Le Tango des élus’)

Une autre technique est la fin inattendue, comme dans ‘Ma gonzesse’ : « *Son mari, y veut pas. / Y dit qu'on est trop jeunes.* ». Qui aurait pu prévoir cette fin, ce dérapage à 180°, lorsque le titre même de la chanson est « *MA gonzesse* » ? Qui aurait pu faire une chanson d'amour à la fois aussi touchante et amusante, avec cette fausse maladresse ? Il faut bien reconnaître que c'est un exercice périlleux.

La dernière méthode est le commentaire de fin, comme s'il était dit : « *J'peux pas finir comme ça* ». Le plus connu qui a traversé océans et flaques d'eau, est bien sûr celui qui se trouve à la fin de la chanson ‘Dès que le vent soufflera’, c'est pourquoi je ne le prendrai pas comme exemple, mais plutôt celui dit avec une voix de miel, une voix de Lolita : « *C'est pas moi qu'est mis l'feu à l'appartement, ceci-cela !* » (‘Baby-sitting blues’).

Restent les autres, qui n'ont pas pour autant une fin bâclée. Essayez de déplacer le dernier couplet et vous verrez... Très rares sont celles où l'on peut se permettre ce genre de copier-coller. Il ne faudrait pas non plus croire que c'est normal et que cela va de soi. C'est le fruit d'un travail constant, de quelqu'un qui fait son métier avec amour et modestie, avec une grande honnêteté, qui mélange ses écorchures à ses coups de crayon.

Si je voulais être méchant, je ferais la même étude sur d'autres paroliers...

Tentative de classification des fins de chanson

1° La mort de la vie

----- 1974 -----

Le gringalet (biographie)

La java sans joie (biographie)

----- 1975 -----

Les charognards

----- 1978 -----

La tire à dédé

C'est mon dernier bal

----- 1980 -----

La teigne (biographie)

Marche à l'ombre ! (idée de la mort)

Mimi l'ennui (idée de la mort)

Baston ! (idée de la mort)

----- 1981 -----

La blanche (idée de mort)

----- 1982 -----

Oscar

----- 1983 -----

Deuxième génération (idée de la mort)

----- 1985 -----

Si t'es mon pote (idée de la mort)

P'tite conne

----- 1988 -----

Rouge-gorge (idée de la mort)

Petite

Putain d'camion

----- 1991 -----

Tant qu'il y aura des ombres (idée de la mort)

2° La mort du jour

----- 1974 -----

La Coupole

Ecoutez-moi, les gavroches

Petite fille des sombres rues

----- 1978 -----

J'ai la vie qui m'pique les yeux

----- 1981 -----

P'tit dej' blues

----- 1983 -----

Déserteur

----- 1985 -----

Mistral gagnant

----- 1988 -----

Rouge-gorge (voir fin de la vie)

----- 1991 -----

Tonton

Les dimanches à la con

3°) Conseil(s) - Mise en garde - Morale

----- 1974 -----

Camarade bourgeois

Société, tu m'auras pas !

Gueule d'aminche

----- 1975 -----

Laisse béton

----- 1978 -----

Salut manouche !

----- 1980 -----

Les aventures de Gérard Lambert

Où c'est qu'j'ai mis mon flingue

----- 1981 -----

Etudiant poil aux dents

----- 1985 -----

Mistral gagnant (voir la mort du jour)

Trois matelots

Morts les enfants

----- 1988 -----

Petite (voir la mort de la vie)

Me jette pas

Jonathan

----- 1991 -----

C'est pas du pipeau

----- 1994 -----

C'est quand qu'on va où ?

Adios Zapata !

4°) Conclusion

----- 1974 -----

Hexagone

Jojo le démagog

----- 1978 -----

Buffalo débile

----- 1980 -----

L'auto-stoppeuse

----- 1982 -----

Mon beauf

----- 1985 -----

Tu vas au bal

----- 1991 -----

L'aquarium

Tonton (voir la mort du jour)

P'tit voleur

La ballade nord-irlandaise

----- 1994 -----

Son bleu

Lolito Lolita

La médaille

La belle de Mai

5°) Ouverture sur le rêve, l'utopie...

----- 1976 -----

La bande à Lucien

----- 1978 -----

Chanson pour Pierrot

----- 1980 -----

Dans mon HLM

----- 1983 -----

Morgane de toi

6°) Continuité-Progression

----- 1974 -----

Amoureux de Paname

La menthe à l'eau

----- 1976 -----

Adieu minette

Le blues de la porte d'Orléans

----- 1977 -----

Germaine

----- 1978 -----

Chtimi rock

Sans dec'

----- 1981 -----

Banlieue rouge

Manu

Le père Noël noir

A quelle heure on arrive ?

----- 1982 -----

Le retour de Gérard Lambert

----- 1983 -----

Pochtron !

Loulou
----- 1985 -----
L’Ethiopie
La pêche à la ligne
Le retour de la Pépette
Fatigué
----- 1988 -----
La mère à Titi
Triviale poursuite
----- 1991 -----
Cinq cents connards sur la ligne de départ
Je cruel

7°) *Innatendue*

----- 1974 -----
Greta
Rita
----- 1976 -----
Mélunise
Je suis une bande de jeunes
----- 1978 -----
Ma gonzesse
Peau aime

----- 1980 -----
La boum
Il is not because you are
Pourquoi d’abord ?
----- 1981 -----
Viens chez moi j’habite chez une copine
J’ai raté télé-foot
----- 1983 -----
Dès que le vent soufflera
Doudou s’en fout
En cloque
Ma chanson leur a pas plu...
Déserteur
Près des autos tamponneuses
----- 1985 -----
Miss Maggie
Baby-sitting blues
----- 1988 -----
Il pleut
Allongés sous les vagues
Socialiste
Cent ans

Chanson dégueulasse

----- 1991 -----

Ma chanson leur a pas plu

Le tango des élus

Dans ton sac

Marchand de cailloux

Olé !

----- 1992 -----

Toute seule à une table

Welcome Gorby !

----- 1994 -----

Cheveu blanc

Le petit chat est mort

Mon amoureux

La ballade de Willy Brouillard

Chapitre 13

Pourquoi Les Oiseaux
Ne Fument Pas ?



© dvarg - Fotolia.com

Chapitre 13

Vous êtes-vous déjà demandé pourquoi les oiseaux ne fument pas ? Bon... il y en a peut-être qui fument en cachette, mais personne ne les a encore surpris. Non, vous ne savez pas ? Et bien je vais vous le dire. La nature a interdit aux oiseaux de fumer car d'une part on les accuserait des incendies de forêt, ce qui arrangerait certains, d'autre part, parce que leurs chants changeraient... Or imaginez un instant le brave ornithologue qui durant sa jeunesse s'est écouté toutes les cassettes de piafs plutôt que les musclés ou C. Jérôme, ce qui pour sa culture est une lacune très grave et qui soudain apprend que les oiseaux se mettent à muer parce qu'ils fument trop ! Comment qu'y f'rait pour les reconnaître ? Hein ? Comment qu'y f'rait ? Vous pouvez être sûr que le lendemain il prend son permis de chasse... L'écolo devient un beauf à la Cabu :

*« Il l'emmène à la chasse flinguer les p'tits oiseaux
Parc'que c'gros dégueulasse y taquine le moineau
Mon beauf »
(‘Mon beauf’)*

Je trouve attristant à ce sujet qu'il n'y ait que deux sortes d'Hommes qui regardent le ciel : les poètes et les chasseurs. Les premiers le fixent afin de percer les mystères des cieus, les autres pour transpercer les cailloux du ciel.

Chez les hommes nous n'avons pas de Rossignol, à la limite des rouge-gorges qui chantent « *le temps des cerises / dans les rues vivantes* ». Métaphore qui illustre le lien de parenté. Car si l'homme descend du signe (ce qui est faux d'ailleurs, puisque c'est le cousin de l'homme. La famille s'agrandit !), le chanteur descend de l'oiseau...

Nombreux sont ceux qui ont voulu s'en rapprocher, un grand monsieur avec un grand chapeau, une grande cape et un foulard rouge autour du coup a même troqué le 'd' de son patronyme contre un 't' pour avoir un nom d'oiseau :

*« J'aime la vie et les coquillettes
La musette et la bière
Pi fumer une bonne vieille Goldo
En écoutant chanter Bruant »
(‘Pourquoi d'abord’)*

Dois-je parler de la même Piaf ?

Non ! Bon d'accord.

Renaud n'osant se comparer à l'oiseau pour sa voix, il trouve un autre angle :

« J'avais grandi très loin de l'eau

J'en buvais autant qu'un moineau »

(‘Trois matelot’)

En plus de son chant mélodieux, l’oiseau est un symbole de liberté. Il n’est pas libre comme l’air mais avec l’air. Est-ce pour cela que Renaud l’a tatoué sur sa peau ? En tous cas dans ‘Peau aime’, on comprend que sa liberté n’est due qu’à son envol :

« Sur l’bras droit, j’ai un tatouage,

y’a une fleur, y’a un oiseau

Qui s’envol’ra plus jamais »

De même l’homme en cage s’interroge :

« Dis, est-c’qu’y fait beau ?

Est-c’que dehors y’a des oiseaux ?

Ceux qu’je vois ici sont tatoués sur la peau. »

(‘P’tit voleur’)

Prisonnier, il perd ses ailes comme les pétales de « à la folie », c’est l’oiseau-coquelicot.

Même les poissons ont des ailes, qu’ils perdent lorsqu’un filet les empêche de prendre contre-courant : « *J’ai coupé tes ailes / Lorsque je t’ai prise dans mes filets.* » (‘Je cruel’).

Il existe un autre type d’oiseau, qui ne figure pas dans les manuels ornithologiques, qui n’est pas tatoué sur sa peau,

mais qui vit pour l’instant sous son toit, pour toujours dans son cœur, qu’il tient par la main, un oiseau dont cette fois-ci la liberté et la possibilité d’envol, l’effraie (comme la chouette ;-)) :

« Tu pèses moins lourd qu’un moineau qui mange pas

Déploie jamais tes ailes, Lolita t’envole pas. »

(‘Morgane de toi’)

Renaud tu as tout de l’oiseau, il ne te manque qu’un ciel pour te porter. Depuis des années, tu voudrais « *être ami des oiseaux / et puis avoir la tête si haut dans les nuages / qu’aucun homme ne puisse y planter un drapeau* ». Rassure-toi, tu les as pour amis et tu as aussi les autres qui sont nés avec une plume dans les cheveux. Ceux-là ont grandi dans les airs et comme toi ont pris du plomb dans les ailes. Ils sont « *militant du parti des oiseaux* » mais aussi des ours. Sont un peu indiens, un peu *Eric Pétetain*. Sont dangereux, prennent le mauvais chemin. Vous imaginez défendre les ours, les baleines... Aller je m’égare. No pasaran !

Finalement, c’est moi qui te dis de ne pas t’envoler, car sans toi, il nous serait plus difficile de nous tenir debout et je crois bien que les oiseaux voleraient plus bas. Tu aurais l’père François qui gueulerait dans sa cour : « *Bon diou ! D’main va pluvoir, les hirondelles creusent des terriers !* ». Et puis comme dit si bien *Jean Vautrin* : « *Laisse pas s’éteindre le bleu de tes yeux, Renaud, c’est le fond du ciel qu’est important.* »

Laisse pas non plus s’éteindre ta voix, on s’habitue vite au bruit du feuillage. Le silence est un enfer assourdissant. Ta

voix mue, devient plus roque. C'est la fumée des feux de joies, la rosée alcoolisée des nuits d'orage.

Certains disent « *Renaud n'a pas de voix, c'est pas un vrai chanteur !* ». J'ai vérifié dans le dictionnaire, quelqu'un qui n'a pas de voix c'est quelqu'un d'aphone ou alors un muet. Et puis personne n'a dit qu'il fallait avoir une belle voix pour faire carrière. Si ? Ah oui la mère à Titi :

*« Y voudrait faire chanteur
Sa mère y croit d'ailleurs
Vu qu'il a une belle voix
Comme avait son papa »*

Oui c'était vrai avant l'apparition du micro, où le chanteur était aimé pour sa prestation vocale. Après la guerre 39-45 sont apparus les chanteurs à texte : Brassens, Brel, Ferré, etc. L'essentiel après ce drame humain, ces massacres, ces charniers, cette déchirure et remise en cause de l'homme par l'homme n'était plus l'exploit vocal.

Le micro a permis l'apparition des chuchotements, des souffles, de la respiration. La sensibilité s'est immiscée dans les microsillons. La voix est devenue pleinement humaine, elle peut rire, pleurer, s'essouffler et mourir d'un rôle.

Les oiseaux ne sont pas encore amplifiés et l'on peut voir là une autre raison pour leur interdire de fumer. Et puis surtout ils ont chacun leur chant comme chaque homme à sa scansion, son phrasé. La façon qu'a Renaud de chanter en cas-

cade avec des « Ta ta ta ! », c'est paradoxalement le signe de sa limpidité : celle des torrents !

Pas de vocalise. Pas de trémolo. Aucun artifice, que la voix nue d'un homme qui chante comme il parle. Pour nous, nous dire des choses. Il n'y a rien à changer, son interprétation est en adéquation avec ses chansons et le texte, et s'il venait à vouloir prendre des cours de chant, ça serait :

*« Un peu comme si Dalida
chantait Be Bop A Lula »
(‘Ma chanson leur a pas plu...’)*

Elle perdrait quelque chose, deviendrait un habit brossé sans poussière et sans accroc.

Epilogue



Epilogue

Bon ça y est, c'est décidé, demain je retourne aux bistrots, je vais retrouver les miettes de copines que mes copains rapaces auront bien voulu me laisser.

Ce n'est pas que le travail soit terminé, je suis bien loin d'avoir épuisé les ressources et les thématiques dont regorgent les chansons de Renaud. Mais depuis quelques jours, l'automne est venu planter sa tente dans mon village, même que ça n'plait pas beaucoup aux gens du coin. Pour eux, l'automne qui arrive, c'est un peu comme les gitans qui débarquent.

Moi non plus j'aime pas trop ce manque de lumière, ce ciel si bas que les nains se cognent... Mais je suis du Nord, du pays où habite la pluie (sans doute qu'elle préfère un plain-pied en prévoyance de ses vieux jours), alors faut bien se faire une raison.

C'est le temps des feuilles mortes, la saison des pluies, la fin des amours et le début des piquets de grèves. C'est le temps des conclusions...

J'espère qu'à travers ces quelques lignes, sans prétention, vous aurez comme moi eu le plaisir de découvrir ou de redé-

couvrir ce chanteur dont nous partageons un indéfectible amour. Loin des biographies, j'ai voulu m'attacher à ce qui faisait de lui ce chanteur si différent et si touchant. Ne voulant pas non plus tomber dans l'étude textuelle universitaire, je l'ai souhaitée légère et parfois, je l'espère, humoristique.

Nous partageons, grâce à lui, une certaine idée de l'amitié, une communauté de coeur. Mes amis, je vous laisse donc avec cette flamme qui ne risquera pas de mettre le feu à l'appartement, ceci-cela...